

Les Puritains de Paris, par Paul Bocage...

Bocage, Paul (1824-1887). Les Puritains de Paris, par Paul Bocage.... 1860.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

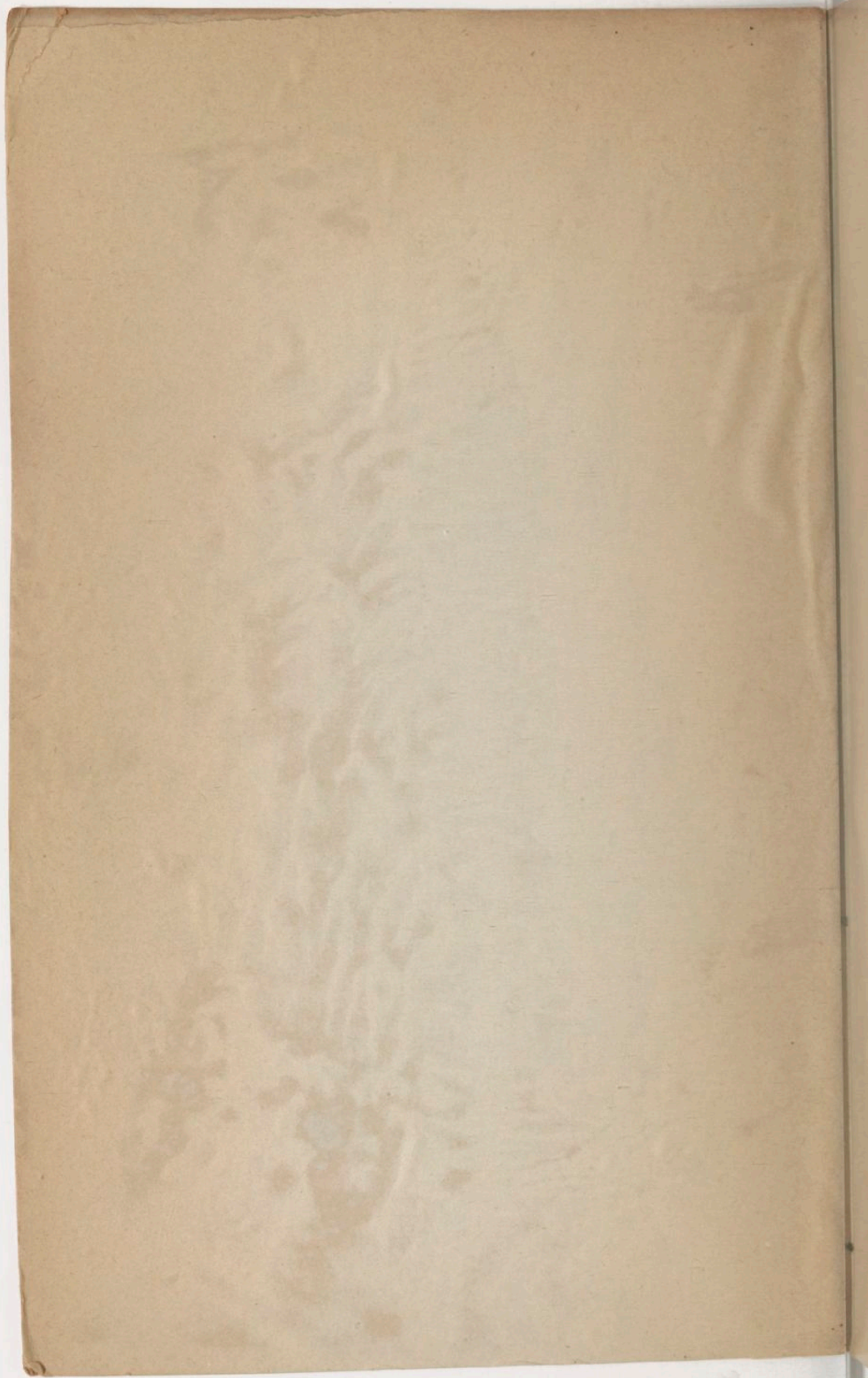
5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

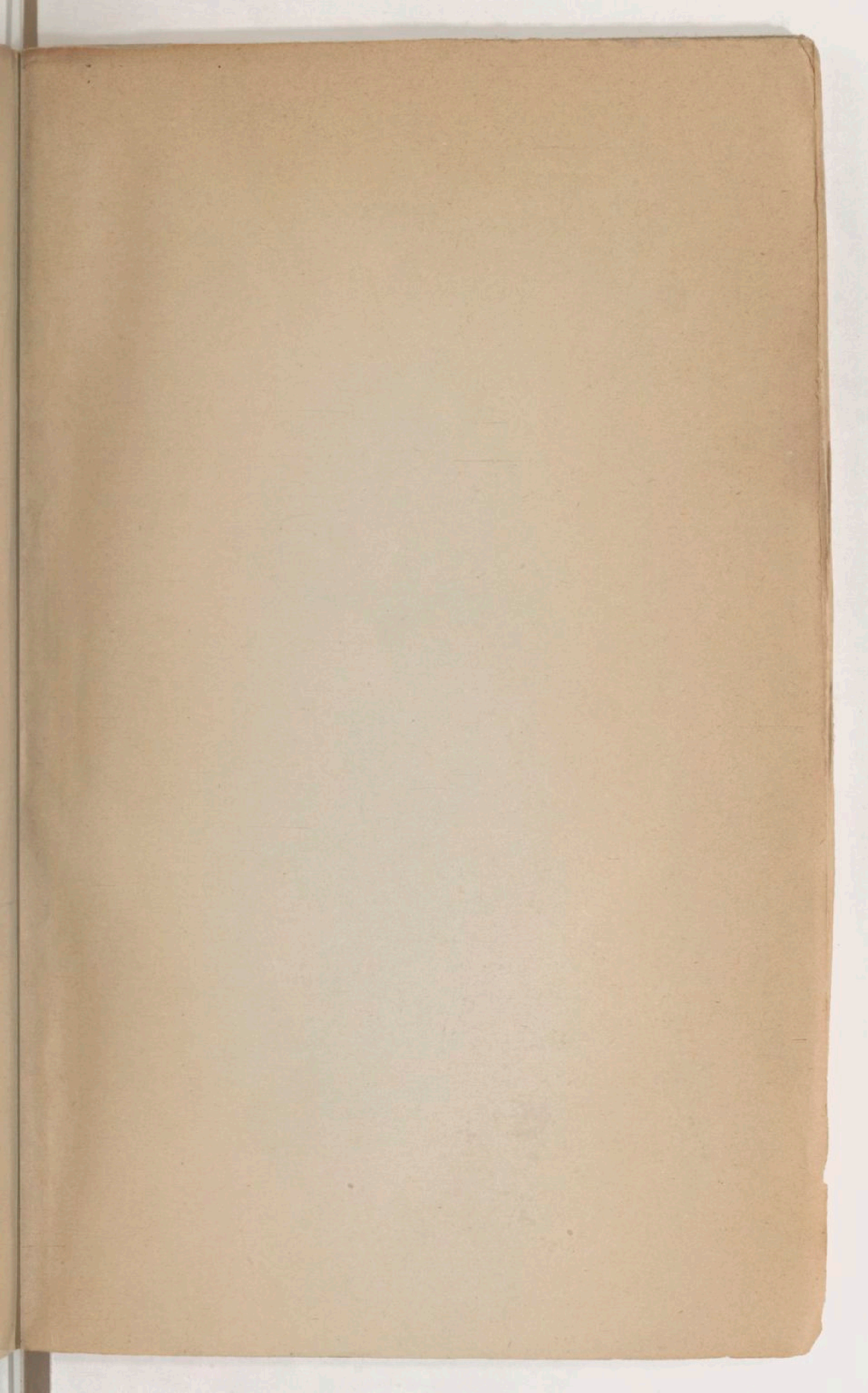
6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

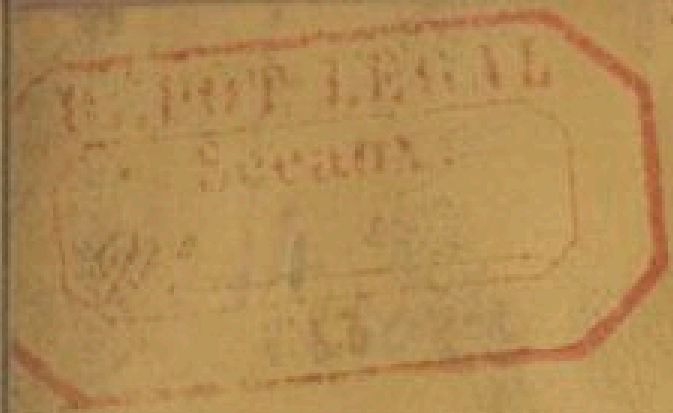
7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisationcommerciale@bnf.fr.

INVENTAIRE
Y² 18477

Y²
I =







LES

PURITAINS

214317

DE PARIS

PAR

PAUL BOCAGE.

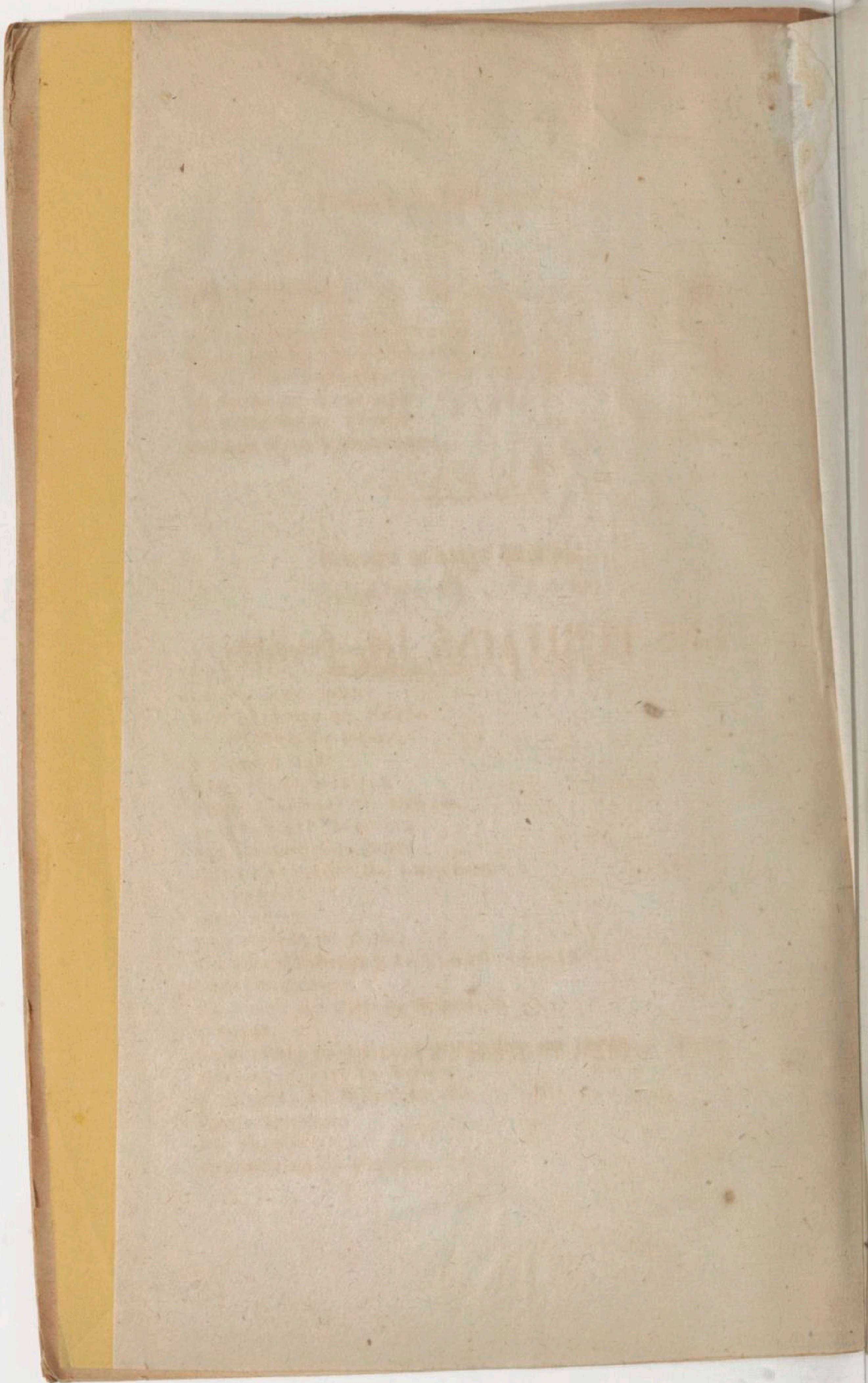
2

PARIS

ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR

37, RUE SERPENTE, 37.

—



Ouvrages de Paul Duplessis.

12 vol.	Étapes d'un Volontaire.
8 vol.	La Ville de la Vierge.
3 vol.	Le Bâtiment d'été.
2 vol.	En Monde inconnu.
2 vol.	Le Capitaine Bravard.
4 vol.	Grands Jours d'Amérique.
4 vol.	La Sonora.
8 vol.	Les Mormons.

Ouvrages de Xavier Montépin.

LES PURITAINS DE PARIS.

3 vol.	Jeanne de la Trinité.
2 vol.	La Vierge.
6 vol.	Deux Bretons.
7 vol.	L'Officier de fortune.
5 vol.	Mademoiselle la Ruine.
10 vol.	Conventuelle intime d'un Garde de corps.
3 vol.	L'Idiot.
3 vol.	La Porte du Palais Royal.
4 vol.	Le Cœur Breton.
3 vol.	En Gentilhomme de grand chemin.
3 vol.	Les Valais de Cœur.
3 vol.	Mignonne.
2 vol.	Pivonne.
10 vol.	Les Chevaliers du Lampadisme.
5 vol.	Les Glaciers de Nuit.
5 vol.	Le Vicomte Raphaël.
3 vol.	Confessions d'un Bohème.
2 vol.	Geneviève Gallot.
2 vol.	Le Loup noir.
4 vol.	La Bretonne de Paris.
13 vol.	Les Vieux de Paris.
5 vol.	Le Masque rouge.
4 vol.	Le Capitaine de Paris.

Ouvrages de Paul Duplessis.

Les Mormons	8 vol.
La Sonora	4 vol.
Grands Jours d'Auvergne	9 vol.
Le Capitaine Bracaduria	2 vol.
Un Monde inconnu	2 vol.
Le Batteur d'estrade	3 vol.
La Fille de la Vierge	5 vol.
Étapes d'un Volontaire	12 vol.

Ouvrages de Xavier Montépin.

La Comtesse Marie	7 vol.
Le Château de Pirlac	4 vol.
Le Masque rouge	5 vol.
Les Viveurs de Paris	13 vol.
Le Brelan de Dames	4 vol.
Le Loup noir	2 vol.
Geneviève Gallot	2 vol.
Confessions d'un Bohème	5 vol.
Le Vicomte Raphaël	5 vol.
Les Oiseaux de Nuit	5 vol.
Les Chevaliers du Lansquenet	10 vol.
Pivoine	2 vol.
Mignonne	3 vol.
Les Valets de Cœur	3 vol.
Un Gentilhomme de grand chemin	5 vol.
Sœur Suzanne	4 vol.
La Perle du Palais Royal	3 vol.
L'Idiot	5 vol.
Souvenirs Intimes d'un Garde du corps	10 vol.
Mademoiselle la Ruine	5 vol.
L'Officier de fortune	7 vol.
Deux Bretons	6 vol.
La Syène	2 vol.
Jeanne de la Tremblaye	3 vol.

LES
PURITAINS
DE PARIS



PAR

PAUL BOCAGE.

2

PARIS

ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR,

37, rue Serpente.

1860

18477

LES

PURITAINS

DE PARIS

— PAR —

PAUL BOCCAGE.



2

PARIS

ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR,

27, rue Serpente.

1860

L'amour en partie double.

A dix-huit ans, on ne s'entend pas dire : *Je vous aime*, sans éprouver, quelle que soit la bouche qui prononce ces trois mots, un frisson doux comme l'haléine du mois de mai.

Or, nous l'avons dit dans un des chapitres précédents, sans éprouver une

violente passion pour le clerc de notaire, mademoiselle de la Roche-Mâlo était heureuse de le voir, et malheureuse de ne le voir pas.

Elle n'avait apprécié véritablement le plaisir que lui causaient ses visites que le lendemain du jour où il lui avait pris fantaisie de les cesser.

Et pour quelles causes ?

On les lui cachait, et elle n'en soupçonnait aucune !

La cause réelle, claire, évidente, adorable, de sa rupture avec la famille, c'était son amour à lui ! c'était sa froideur à elle !

Il l'aimait tacitement ! silencieusement !

Il aimait sans le dire , sans se plaindre.

Il se résignait à ne plus voir celle qu'il aimait, de peur de trahir son secret devant elle, de peur qu'une larme de regret ne vînt déceler son amour.

Il l'aimait loin d'elle !

Il était allé enfouir son amour sans espoir au fond d'une retraite !

Il n'avait pas une fois maudit son exil, il n'avait pas exhalé un soupir du fond de son isolement.

Il avait aimé, pleuré, souffert tout bas; nul n'avait été le confident de sa peine; nul, pas même celle qui en était la cause!

Où trouver une plus grande preuve d'amour que cette muette et profonde résignation!

Telles furent, entre autres pensées, les pensées qui agitèrent la jeune fille, du soir au matin, pendant toute la nuit qui suivit la scène que nous avons précédemment racontée.

Le soir elle s'était couchée inquiète, le matin, elle se réveilla aimante.

Une nuit avait suffi pour lui faire pas-

ser en revue tous les événements futiles de la veille, événements graves aujourd'hui, dont elle et lui avaient été les héros ou les témoins.

Une course en mer, une promenade à cheval, une station dans les bois, une aumône commune, une prière à deux, une fleur tombée de sa ceinture qu'il avait ramassée un soir et qu'il avait demandé à garder, un reliquaire d'ivoire qu'il avait rapporté d'un voyage, un médaillon d'argent qu'il lui avait donné aux étrennes, le mouchoir avec lequel elle avait étanché son sang le jour qu'il s'était déchiré la main en descendant de l'arbre, où il était allé lui dénicher des merles, la fête du village où ils

avaient pour la première fois dansé ensemble, les arts dont il lui avait fait comprendre les trésors, les astres dont il lui avait expliqué les merveilles. Les épisodes les plus insignifiants de leur vie commune lui revinrent en foule à la pensée et prirent tout à coup l'importance des événements les plus significatifs. Aussitôt qu'elle eut la révélation de son amour, elle s'écria : comment ne l'ai-je pas aimé plus tôt ?

Puis, un moment après, elle se persuada qu'elle l'avait aimé toujours. Ce qu'elle appelait une tendre amitié, c'était le bon, le vrai, le tendre amour.

Elle chanta joyeusement tout en des-

cendant l'escalier qui conduisait de sa chambre à la salle à manger.

Sa mère, en entendant ses joyeuses notes et en voyant les fraîches couleurs de ses joues, lui dit :

— Comme tu es gaie, ce matin, ma Christina !

Elle avait envie de répondre :
J'aime !

Elle n'osa pas.

Elle dit : C'est le printemps.

Et elle embrassa sa mère avec une

ardeur et une vivacité à laquelle celle-ci n'était point habituée.

Il semblait que, dans ce baiser filial, elle inaugurerait son amour de femme.

On était en effet au printemps de l'année 1836, c'est-à-dire six mois environ avant l'époque fixée, ainsi que nous l'avons raconté, pour le mariage de M. Achille Métral et de mademoiselle de la Roche-Mâlo.

Au printemps, tout germe, bourgeonne et fleurit. Ainsi fut l'amour dans le cœur des deux femmes.

La jeune fille se sentit vivre, la mère se sentit renaître.

Pour M. Métral, après avoir reçu de mademoiselle de la Roche-Mâlo l'aveu de son amour, il s'arrangea pour conduire l'aventure à bonne fin. Il tint son amour en partie double.

Après avoir, par je ne sais quels détestables arguments, persuadé à mademoiselle de la Roche-Mâlo, qu'elle devait, jusqu'au retour de son père, retour qui était prochain, tenir secret leur amour aux yeux de madame de la Roche-Mâlo; après avoir glissé un billet doux à sa fille et obtenu une réponse, M. Métral imagina, pour économiser le temps et les frais d'imagination, d'utiliser la même épître pour les deux femmes, c'est-à-dire, qu'au lieu d'écrire

une lettre à chacune, il n'en écrivit qu'une, qu'il recopia.

Nous serions bien tentés de mettre quelques-unes de ces lettres et de ces réponses sous les yeux des lecteurs, pour montrer, au point de vue psychologique, de combien peuvent différer deux réponses faites à une même demande; mais nous avons tant d'événements à raconter, que quelque tendre faiblesse que nous ayions pour l'analyse, nous ferons violence à nos goûts le plus que nous pourrons.

Une fois son amour mathématiquement tenu en partie double, M. Métral ne songea plus qu'à la manière d'ar-

river au résultat vers lequel il s'acheminait à si grands pas.

Le moyen était simple, et, suivant le procédé des bons romanciers et des auteurs dramatiques, avant de commencer l'action, il avait trouvé le dénouement.

Il ne s'agissait plus que de le revoir et de l'examiner dans ses moindres détails; c'est à quoi il songea dès qu'il fut assuré, pièces en main, de l'amour ardent des deux femmes.

Voici en quoi consistait son moyen :

D'abord, il était certain que l'amour des dames de la Roche-Mâlo, loin de diminuer, ne pouvait que s'accroître, les

deux femmes s'excitant à qui mieux mieux à se dire l'une à l'autre tout le bien qu'elles pensaient de lui.

Ensuite, il était assuré que la mère ne parlerait pas de son amour à sa fille, et que la fille tiendrait le sien fort secret à sa mère, jusqu'au retour de M. de la Roche-Mâlo.

Or, c'était sur l'arrivée du capitaine qu'il fondait toutes ses espérances.

En effet, le mari revenant, il montrait à la femme, sous couleur de devoir, l'immoralité profonde et le danger incessant de visites fréquentes, sous le toit conjugal, en présence de l'époux. La femme ne pouvait que l'estimer de pren-

dre de son honneur un plus grand soin qu'elle-même. Il devait grandir encore démesurément à ses yeux à l'aide de cette fourberie.

Une fois cette séparation mutuelle consentie, il diminuait le nombre de ses visites à la mère, et il augmentait le nombre de ses lettres à la fille.

Au bout d'un mois, il arrivait tout effaré chez madame de la Roche-Mâlo, et lui annonçait comme un malheur horrible l'amour violent que sa fille, sans le dire, avait conçu pour lui.

La mère se désolait, soupirait, gémissait.

Ils se lamentaient tous les deux ; mais toute lamentation ayant une fin, on songeait à prendre un parti.

Lequel ? Le sien était arrêté ! Il allait prendre passage à bord d'un navire qui partait le lendemain pour l'Amérique, où régnait la fièvre jaune. — Puisse-t-elle m'emporter ! comptait-il s'écrier, et avec moi le profond désespoir d'avoir fatalement brisé la vie de deux femmes !

Mais l'amour est synonyme d'abnégation, la maternité est synonyme de martyre !

La femme brûlait de se dévouer pour sauver son amant ! la mère ne demandait qu'à se dévouer pour sauver sa fille.

Pour lui, son plan était tracé : il refusait le sacrifice avec chaleur, avec énergie, il disait :

— Vous ne m'avez jamais aimé !

Et il éclatait en sanglots.

Puis en fin de compte (et ces mots ne sont pas une figure) il se laissait persuader et épousait, à son corps défendant, mademoiselle de la Roche-Mâlo !

Tel était le plan de ce méchant homme ; telle était la douleur qu'il réservait à cette pauvre femme ; tel était le mari que rêvait la malheureuse jeune fille.

Le printemps et l'été se passèrent dans cette situation : fièvre d'amour de

la part des deux femmes, fièvre d'impatience de la part du jeune homme.

Le capitaine arriva vers le milieu de septembre.

Au lieu de sa femme, de sa fille et de ses gens qu'il croyait seuls à l'attendre, sur le port, il aperçut de loin, coquetant et marivaudant d'un air dégagé avec les deux femmes, un jeune homme blond, qu'il ne reconnut pas tout d'abord, mais qui lui déplut souverainement à première vue.

Nous nous trompons, en disant à première vue, car, si on veut bien s'en souvenir, le capitaine, quelques jours avant son départ, consulté après le dîner par

sa femme sur l'opinion qu'il avait de M. Métral, l'avait trouvé insignifiant, sinon déplaisant.

Mais, le jour de son arrivée, soit que ses façons d'être auprès de sa femme et de sa fille lui parussent démesurément familières, le clerc de notaire produisit sur le père de mademoiselle de la Roche-Mâlo une tout autre impression que celle qu'il voulait et qu'il espérait produire.

Quand, après avoir touché terre, il eut embrassé sa femme et sa fille, M. Métral se courba le plus respectueusement qu'il put et salua M. de la Roche-Mâlo.

Celui-ci lui rendit assez sèchement son salut.

— C'est M. Métral que tu nous as présenté avant ton départ ! se hâta de dire madame de la Roche-Mâlo, qui remarqua la froideur de son mari.

— Ah ! c'est vous ! fit le capitaine en se retournant vers le clerc. Ma foi, je ne vous aurais pas reconnu. Votre tante va bien ?

— Je vous remercie, capitaine, répondit le jeune homme, elle n'eût pas manqué d'assister à votre retour, si une petite douleur rhumatismale ne l'eût retenue chez elle.

— Ah ! ah ! murmura le capitaine, je la plains, je connais ces douleurs-là ; on commence par les rhumatismes et on fi-

nit par la goutte. Je sais à quoi m'en tenir là-dessus. J'ai cru, avant-hier, qu'on serait obligé de me ramener chez moi sur des brancards.

— Vous souffrez toujours? demandèrent en même temps les deux femmes et M. Métral.

— Pas en ce moment, puisque je suis près de vous, dit galamment le capitaine en entourant de ses deux bras le col de sa femme et celui de sa fille. Mais n'y pensons plus, ajouta-t-il, et partons au plus vite pour la Roche-Mâlo. La rosée commence à tomber, et je crains plus la rosée que la peste. Au revoir, monsieur Métral.

M. Métral salua profondément et sui-

vit de loin, des yeux, la voiture qui portait sa future fortune.

Plusieurs jours se passèrent sans qu'il fît visite à la Roche-Mâlo.

Un matin, il arriva, apportant triomphalement le *Journal de Cherbourg*, où il avait fait insérer, à propos de son retour dans sa ville natale, un article apologétique sur M. de la Roche-Mâlo, depuis son départ en 1793 pour l'Ile de France, jusqu'à son récent retour au château de ses pères.

A sa grande surprise, le capitaine parut médiocrement flatté des louanges rétrospectives que lui adressait le journal.

— Il faut que j'aie là, dit-il, en parlant du journal, un ennemi bien acharné, ou un ami bien naïf, pour ne pas dire plus.

M. Métral se confondit en excuses.

— Je ne vous en veux pas, dit le capitaine, qui ignorait que l'article fût de M. Métral, ce que celui-ci se garda bien de lui dire, en voyant le *fiasco* qu'avait fait sa biographie. — Je ne vous en veux pas ; l'intention, je crois, était bonne ; mais je vous prie, si vous connaissez l'auteur, de ne lui faire aucun remerciement de ma part.

Le clerc de notaire rougit jusqu'au blanc des yeux en entendant ces paroles et en voyant le capitaine jeter le journal

dans la cheminée d'un air de suprême dédain.

Comme on le voit, M. Métral ne produisait pas précisément sur M. de la Roche-Mâlo le même effet qu'il faisait sur sa femme et sur sa fille. Ajoutons que quand le fils du capitaine arriva, c'est-à-dire peu de jours après le retour de son père, il éprouva pour le clerc de notaire la même antipathie instinctive qu'il avait inspirée de prime abord au vieux marin,

Le jeune homme comprit à l'instant même où elle se manifesta, la double froideur à son égard du père et du fils. Mais cette froideur ne l'inquiéta pas ; il la fit tourner, au contraire, à son profit, c'est-à-dire qu'en s'en plaignant auprès

des deux femmes, il les contraignit, en dédommagement, à redoubler de tendresse pour lui.

Dans les premiers jours d'octobre, le capitaine fut tellement paralysé par la goutte, qu'il ne put quitter la chambre et fut contraint, quelques jours après, de garder le lit.

M. Métral lui amena de Cherbourg un médecin spécial pour soigner cette épouvantable maladie ; mais il n'eut pas plus de bonheur avec le médecin qu'avec le journal.

— Je ne vous en veux pas, dit le capitaine au clerc de notaire, je crois que l'intention était bonne. Mais votre méde-

cin est un âne bêté ou un charlatan, il y a trente ans qu'on ne se sert plus de sa méthode, qui est la plus déplorable de toutes.

M. Métral crut devoir borner là ses bons offices.

De flatteur obséquieux, bas et rampant qu'il avait été jusque-là, devant M. de la Roche-Mâlo, il devint au contraire, raide, gourmé, hantain, presque impertinent. Chose étrange ! cette façon d'être, ainsi qu'il l'avait espéré, déplut beaucoup moins que la première au capitaine.

— A la bonne heure, dit-il un matin à madame de la Roche-Mâlo, je commence à croire que c'est un homme ; jusqu'à

présent, il m'a fait l'effet d'une poule mouillée !

Telle était, vis-à-vis les uns des autres, la situation respective des différents personnages qui jouent un rôle dans ce drame, quand, le 12 octobre au matin, arriva un événement inattendu, qui précipita violemment et cruellement, et à la stupeur de chacun, le dénouement de cette triste histoire.

présent il s'agit d'un point
monétaire...
Telle était la situation des affaires
la situation respective des différents
personnages qui jouent un rôle dans ce
drame, quand le 12 octobre au matin,
arriva un événement inattendu, qui pré-
cipita violemment et cruellement, à la
scène de chaque le dénouement de
cette tragédie.
Le 12 octobre, jour de la fête de la
Sainte Thérèse, à Paris, le général
de division, commandant la place de
Paris, fut assassiné par un soldat
de la garnison, nommé...
Cet événement, qui eut lieu à
Paris, le 12 octobre, fut le point
de départ d'une série de
événements qui se déroulèrent
dans les jours suivants, et qui
aboutirent à la chute de
l'empire.

II

Le Loup et l'Agneau.

Au front d'une des vieilles maisons de Cherbourg était un grand œil-de-bœuf ou lucarne, entouré de chèvres-feuilles et de clématites, si bien qu'on eût dit de loin une couronne fleurie.

C'était la fenêtre d'une mansarde habitée par une jeune fille de seize à dix-sept ans.

Elle s'appelait Franche-Reine, et elle était dentellière.

Elle était venue de Bordeaux, son pays, quatre ou cinq ans avant l'époque à laquelle se passe notre drame, pour entrer en apprentissage chez une parente, qui occupait une douzaine d'ouvrières à faire et à raccommoder la dentelle. Sa parente était morte quelques jours avant son arrivée. Elle fut charitablement recueillie par une vieille brave femme qui avait acheté le magasin de dentelles.

Elle resta là deux années en apprentissage, après quoi on lui paya son travail; ce qui lui permit, au bout d'une année, de louer une petite chambre, de la meu-

bler modestement, et de travailler chez elle.

Elle gagnait, en travaillant douze à treize heures par jour, une moyenne de vingt-cinq sous, ce qui était peu de chose si l'on considère la longueur du travail, ce qui était suffisant si l'on considère qu'elle était aussi économe que laborieuse, et que sa dépense la plus luxueuse consistait en fleurs pour sa fenêtre et en colifichets pour ses canaris.

La chambre qu'elle habitait était d'une blancheur virginale, d'une propreté séduisante.

On eût dit une de ces chambres hol-

landaises, décarbonillées du matin au soir.

Le plafond était blanc comme du lait, le parquet brillant comme une glace.

Une cage, dans laquelle chantaient deux canaris, était suspendue au plafond.

Un miroir de petite dimension, entouré de dentelles (œuvre de ses doigts, luxe inouï ! que pouvait seul donner le travail à défaut de la richesse), se prélassait coquettement sur la cheminée, aux deux côtés de laquelle fleurissaient deux bouquets de roses dans des vases blancs.

An centre de ce réduit était une petite

table recouverte d'une nappe blanche de toile fine brodée aux quatre coins.

Le lit était à gauche, en entrant, faisant face à la cheminée. Il était tout blanc, comme la nappe de la table, et la bordure du couvre-pied était, comme la glace, garnie de dentelles, œuvre de ses dimanches et de ses nuits.

Quand nous aurons dit que la muraille, de couleur blanche, peinte à l'huile, donnait à ce retraits je ne sais quoi de doux, de frais et de charmant, nous aurons donné, nous l'espérons, aux lecteurs, le désir de nous suivre dans cet endroit, qui ressemblait bien plus à une chapelle qu'à une chambre à coucher.

Si le nid était doux et frais, l'oiseau rose qui l'habitait était bien plus doux et bien plus frais encore.

Elle n'avait pas encore dix-sept ans, mais on lui en eût donné quinze à peine. C'était une jeune fille (presque un enfant), longue, effilée, frêle, un vrai roseau, aussi élancée, aussi flexible, aussi mince ! — Quand elle marchait, elle avait l'air de se balancer. Son buste s'inclinait nonchalamment comme une fleur trop lourde pour sa tige.

Elle était brune comme la nuit, et son visage était lumineux comme le jour.

Nous avons dit qu'elle était Borde-

laise. Ses yeux étaient noirs; comme les yeux des belles filles de son pays. Ces beaux yeux noirs qui vont, dit le proverbe, en ligne droite en Purgatoire; ce qui, en vérité, est bien justifié par les crimes prémédités qu'ils ont commis de leur vivant.

Ses lèvres étaient d'un rouge violent, ombrées par des petits poils follets, invisibles comme poils, mais surprenants comme ombre, ce qui les rendait à la fois appétissantes et mystérieuses. En effet, leur sourire était un enchantement, leur sérieux était une mélancolie profonde. Entr'ouverte, cette bouche disait: Je crois; et fermée, elle disait: Je doute.

Son col était merveilleusement attaché et fait à souhait pour le balancement de la tête.

En somme, c'était un être charmant, un peu triste, sans doute, mais d'une tristesse relative, vague, mobile, esclave, en un mot, d'influences quelconques, mais nullement naturelle.

Cet enfant avait dû être conçu dans la joie, et il avait dû vivre dans la misère ou dans la douleur.

De son passé, on savait peu de chose.

Ainsi que nous l'avons dit au commencement de ce chapitre, elle était venue de Bordeaux demander l'hospitalité à une parente qui était morte; elle avait

raconté à des camarades d'atelier qu'elle sortait de pension ; mais nul n'y croyait, car elles n'avaient, par elles-mêmes, nul moyen de contrôler son instruction.

Cependant, quiconque eût un seul instant fait causer cette jeune fille, eût pu s'assurer qu'elle avait reçu, si jeune qu'elle fût, une éducation soignée et solide, sinon brillante.

Elle était donc jeune, belle, chaste et laborieuse.

Si son passé était noir, son présent était blanc, son avenir vague, incertain, ni lumineux ni sombre.

Soit que son père, parti, disait-elle, en

Amérique, revint en France millionnaire et lui fit épouser un mari de son choix ; soit qu'ouvrière, et n'ayant que son labeur pour toute richesse, elle enrichît un ouvrier aussi pauvre et aussi laborieux qu'elle, l'avenir ne l'inquiétait pas.

Elle vivait au jour le jour, comme l'oiseau dans l'arbre, sans se soucier du lendemain.

Or, un jour de printemps que Franche-Reine se promenait au bord de la mer (c'était son plus grand plaisir, et presque le seul), un coup de vent emporta le léger chapeau de paille dont sa jolie tête était ornée.

Elle regarda tristement son chapeau flotter de vagues en vagues, sombrer, reparaître, sombrer de nouveau, puis disparaître tout à fait. Et elle s'en retourna, tête nue, chez elle.

Le lendemain matin, grand fut son étonnement quand, en ouvrant la porte de sa chambre, elle retrouva son chapeau sur le palier.

Elle crut qu'elle avait rêvé ; mais en apercevant les coquillages qu'elle avait ramassés au bord de la mer, pour faire une grotte à ses oiseaux, elle tomba de perplexités en perplexités.

C'était l'heure de la marée ; il n'y avait personne en ce moment sur le plage : nul

n'eût osé se hasarder par une mer aussi houleuse. Et en supposant que quelqu'un eût été assez téméraire pour s'élancer à cette heure à la nage, comment avait-on découvert sa retraite ?

Ce n'était pas un homme du port.

Un matelot eût rapporté le chapeau lui-même, et ne l'eût pas si discrètement, si délicatement déposé à la porte, sans demander même un remerciement.

Elle tourna et retourna le chapeau comme s'il eût pu lui donner le secret de cette énigme ; mais, à sa grande surprise et à son grand chagrin, elle eut beau le retourner mille et mille fois, elle ne découvrit rien qui pût la mettre sur la trace.

Un autre jour, qu'elle nettoyait sa cage, un de ses oiseaux s'envola.

C'était un nouveau-né. Il avait à peine des plumes à ses ailes.

Franche-Reine ne pensait pas qu'il fût en état de voler, et elle le laissait se promener dans la chambre librement, au désespoir du père et de la mère, qui enviaient le bonheur de cet enfant gâté.

Un matin qu'elle faisait son nid, le petit oiseau s'envola. — On comprend la douleur de la jeune fille. — On courut chez tous les voisins. — On visita tous les jardins du quartier. — On promit à qui le retrouverait (prime énorme) cinq francs de récompense ! Tout le monde s'atten-

drit sur le sort de ce jeune oiseau, encore à la mamelle, — mais personne ne le retrouva.

Huit jours après environ, elle trouva sur le palier où elle avait aperçu le chapeau, son oiseau dans une petite cage.

On énumère d'ici les conjectures qu'elle put faire ; elle les fit toutes, excepté la bonne, la véritable.

Une autre fois encore, qu'en dépouillant de leurs fleurs fanées les arbustes de sa fenêtre, elle avait laissé tomber sa bague, elle fut tout étonnée de ne pas, d'une part, la retrouver dans la rue, quand il n'y avait personne à cette heure,

et, d'une autre part, elle fut stupéfaite en la voyant le lendemain matin sur le palier, où elle avait trouvé le chapeau et l'oiseau.

Pour le coup, il y avait de la magie. Un sorcier, une fée, un bon génie, un être surnaturel enfin pouvait seul retrouver les choses juste au moment où elle désespérait de les retrouver jamais.

Mais il est plus facile de renoncer à s'expliquer les choses inexplicables que de croire à la sorcellerie.

C'est ce que fit la jeune fille.

Arès s'être creusé la tête pour trouver une explication quelconque de ces

aventures, elle y renonça complètement, et, à notre sens, elle fit bien.

L'auteur de ces surprises, le magicien qui opérait ces miracles, était un jeune homme de la ville ; sa baguette magique était l'amour.

Le matin, vers sept heures, il venait se mettre en faction sous les fenêtres de la jeune fille ; il la regardait faire la toilette de ses fleurs, et il s'en allait, le cœur léger, à ses travaux.

Le soir, il venait s'embusquer encore à la même place, il assistait, de loin, à sa toilette de nuit, et quand la lampe était éteinte, il jetait un dernier adieu à la mansarde, et il s'en retournait chez

lui, le cœur plein des plus douces rêveries.

Les jours de fête, c'étaient les dimanches, la jeune fille allait se promener d'ordinaire toute seule sur la jetée, où elle s'asseyait sur la grève, demandant à ces flots qui venaient battre le rivage le secret de l'absence prolongée de son père.

Le jeune homme la suivait de loin, d'aussi loin qu'il pouvait, se contentant, pour tout bonheur, de voir flotter au vent les brides roses de son chapeau.

Ce fut ainsi, qu'un jour, à deux cents pas d'elle, il vit son chapeau s'envoler, prendre la mer et flotter de vague en

vague comme un berceau. Il détacha une des barques du rivage, et, au bout d'une heure de course, il atteignit le cha-
peau.

Le jeune oiseau, qui s'était échappé de la cage, croyait sans doute, en quittant sa prison, s'envoler au ciel, mais son amour de la liberté n'étant pas en raison de ses forces pour la conquérir, il tomba lourdement, si on considère l'élévation de la maison, et il se fût infailliblement brisé la tête si un amoureux ne se fût trouvé là juste à point pour lui sauver la vie.

Un passant honnête n'eût pas manqué de rapporter immédiatement l'oiseau à son propriétaire; mais les amoureux ne

sont pas des passants , et surtout des passants honnêtes.

Le jeune homme se sauva comme un voleur emportant un trésor, et il garda l'oiseau pendant une semaine, lui parlant d'amour comme s'il eût parlé à sa maîtresse , et caressant les plumes soyeuses de ses ailes comme il eût caressé les cheveux de moire de la jeune fille.

Il en avait été de même pour la bague.

Il était sous la fenêtre, selon sa coutume, quand elle était tombée. Il n'avait eu qu'à se baisser pour la ramasser.

Telle est l'idylle d'où vont jaillir ,

comme d'un beau ciel d'été, les éclairs qui vont sillonner les principales scènes de ce drame.

Or, écoutez.

La jeune fille vous la connaissez : elle était bonne, chaste, laborieuse, honnête enfin.

Le jeune homme, vous le connaissez aussi, et je n'ai pas besoin de vous faire son portrait ; je n'ai qu'à vous dire son nom. Ce jeune homme, cet amoureux d'idylle, c'était M. Métral.

.....
— Grand Dieu ! s'écria la duchesse, épouvantée comme si elle eût eu devant

les yeux le spectacle d'un loup regardant d'un œil féroce un jeune agneau.

— N'est-ce pas que c'est horrible ! reprit le diable, — mais du courage, madame la duchesse ; je ne vous ai encore fait voir que des roses. Maintenant que vous êtes suffisamment édifiée sur la moralité du personnage, je n'ai pas besoin de vous dire comment il en arriva à ses fins. — Il lui fallait une maîtresse, car il était jeune et ardent. — Il la lui fallait laborieuse, car il était pauvre et avare. — Il la lui fallait bien simple et bien discrète, car un mot d'elle pouvait rompre le fil de sa double intrigue avec madame et mademoiselle de la Roche-Malo.. . . .

.

Avant donc de s'engager dans cette aventure, il étudia froidement, sagement la situation.

Il s'enquit habilement auprès des jeunes gens de la ville, auprès des voisins et voisines, de la moralité de la jeune fille, de ses mœurs, de ses goûts, de son présent, et, une fois renseigné comme il le désirait, il commença son siège.

Il fut long, disons-le à l'honneur de la jeune fille et à la honte du jeune homme.

Il fut difficile, pénible, barbare, d'une part, douloureux de l'autre.

Au bout d'une année, l'assaillant avait remporté la victoire.

Autant le jeune homme avait mis d'ardeur à la conquête, autant, une fois vainqueur, il sembla fouler négligemment aux pieds les fleurs de sa victoire.

La jeune fille s'aperçut de cette froideur, mais elle s'en accusa, et redoubla d'amour.

Le lendemain du jour où il avait fait sa rentrée au château de la Roche-Mâlo, il était assis devant la fenêtre de la mansarde, et paraissait dormir profondément, pendant que la jeune fille, assise sur un tabouret, à ses pieds, brodait silencieusement.

Il était arrivé préoccupé, triste, de mauvaise humeur.

Il avait jeté son chapeau sur le lit, s'était étendu sur une chaise longue, et il s'était endormi, ou du moins il avait fait semblant de dormir.

Pendant une heure que dura ce sommeil apparent, la jeune fille ne fit pas un mouvement.

Au bout de ce temps, M. Métral se leva, se dirigea vers le lit, prit son chapeau, et il se disposait à sortir quand la jeune fille l'arrêta.

— Avez-vous donc oublié, lui dit-elle, ce que je vous ai dit hier ?

— En ce moment, je ne m'en souviens plus, répondit M. Métral.

— Je vous ai dit, reprit d'une voix douce la jeune fille en s'appuyant amoureusement sur son bras, que j'avais un secret à vous confier.

Le jeune homme frissonna et pâlit.

Il avait deviné le secret que Franche-Reine voulait lui confier. Il la regarda d'un œil méchant, et lui demanda, en balbutiant :

-- De quel secret parlez-vous ?

— Regardez-moi, dit la jeune fille, dont le visage rayonnait de bonheur.

M. Métral la regarda et baissa vivement la tête.

— Je vous regarde, dit-il.

— Et tu ne devines pas ce qui cause ma joie ?

— Non, non, répéta le jeune homme, en regardant le parquet.

— Eh bien ! s'écria la jeune fille ivre de joie, que Dieu soit béni. Avant six mois je serai mère !!

• • • • •

— Pauvre fille ! murmura la duchesse. Après tout, ajouta-t-elle, un enfant avait cela de bon qu'il la consolait de l'abandon du père.

— Croyez-vous ? dit le diable en regardant tristement la duchesse.

— Il me semble que ce serait une consolation pour moi.

— J'en doute, fit le diable en hochant lentement la tête ; mais permettez-moi de poursuivre.

Et le diable reprit en ces termes :

« Les Gouttes du diable en hochant

lentement la tête ; mais permettez-moi

de poursuivre.

Et le diable reprit en ces termes :

III

**Où le clerc de notaire devient tout
simplement infâme.**

En confiant le doux secret de sa maternité, Franche-Reine avait sauté au col du jeune homme et l'embrassait tendrement.

Celui-ci se laissa faire, ne rendant du bout des lèvres à la jeune fille que bien

juste assez de caresses pour ne point sembler n'en rendre du tout.

Mais la jeune fille, accoutumée à sa froideur, qu'elle mettait sur le compte de ses nombreuses préoccupations, ne s'aperçut pas du pénible effet produit par son aveu dans le cœur du clerc de notaire.

Elle prit pour de l'attendrissement et du recueillement la taciturnité de M. Métral.

Le lendemain, même vive expression de tendresse de la part de la jeune fille, même froideur de la part du jeune homme.

Quelques jours se passèrent ainsi...

Un soir, un quart d'heure après le départ de M. Métral, Franche-Reine trouva, en remettant les chaises en place, un morceau de papier plié en quatre, tombé sans doute de la poche du clerc de notaire.

Elle ouvrit le papier et lut ce qui suit :

« Ne m'en veuillez pas, mon bien aimé,
» il m'a été impossible de m'échapper
» pour aller au rendez-vous. Vous savez
» que nous avions dix personnes à dîner
» aujourd'hui. Le curé s'est fait attendre
» une demi-heure et quand l'heure du
» rendez-vous a sonné, on n'était pas
» même au second service.

» Pardonnez-moi donc ! et au lieu de

» m'en vouloir, plaignez-moi et aimez
» moi.

» Quant à ma jalousie, je vous jure,
» mon bien-aimé, que vous n'aurez plus
» à vous en plaindre.

» Si j'ai ajouté foi un moment à cette
» calomnie, c'est que mon amour est
» placé si haut, que le moindre souffle
» l'ébranle ; vous m'avez donné votre pa-
» role, je ne doute plus ; j'avoue même,
» à ma honte, que je vous ai fait une
» grossière injure en admettant qu'un
» cœur élevé comme le vôtre pût s'abais-
» ser jusqu'à courtiser une grisette.

» J'en fais sincèrement tout bas mon
» *meâ culpa*, et j'attends jusqu'à demain

» soir pour le faire tout haut devant
» vous.

» Votre bien aimante,

« CHRISTINA. »

La foudre tombant dans la mansarde
n'eût pas jeté la jeune fille dans une stu-
peur plus profonde que celle où la fit
tomber la lecture de cette lettre.

Elle resta anéantie un moment.

Puis tout à coup elle poussa un cri.

— Mon pauvre enfant ! dit-elle.

Ainsi cette froideur glaciale du jeune
homme, qu'elle mettait sur le compte
de ses nombreuses préoccupations, c'é-

tait un amour coupable qui en était la cause.

C'était de là que venaient ces heures d'abattement en sa présence.

Elle lui était à charge ! elle lui pesait !

Un autre avait ses tendresses ! elle n'avait que ses dégoûts, ses rebuts !

Mais quelle était-elle donc cette femme qui éprouvait pour lui une passion si violente ! Une grande dame, sans doute ! Une grande dame seule pouvait écrire cette dédaigneuse phrase : « *Un cœur élevé comme le vôtre ne pouvait pas s'abaisser jusqu'à courtiser une grisette !* »

Elle relut la lettre froidement, aussi froidement qu'elle put, du moins.

Quand elle arriva à la fin et qu'elle relut le nom qui la terminait : Christina, elle comprit tout.

Ce nom lui révéla toute l'aventure.

En effet, combien de fois le jeune homme n'était-il pas parti de chez elle habillé de noir des pieds à la tête comme s'il allait au bal ou à l'enterrement ; car nous n'avons qu'un costume pour les deuils et pour les fêtes. Combien de fois, interrogé, n'avait-il pas répondu légèrement, comme un homme qui rentre chez lui : « Je vais chez les dames de la Roche-Malo.

Ces visites fréquentes au même lieu avaient quelque peu intrigué la jeune fille ; mais le mensonge était si éloigné d'elle, qu'elle ne le soupçonnait pas chez les autres, et bien moins encore chez celui qu'elle aimait.

M. Métral, d'ailleurs, en voyant son attention éveillée, lui avait présenté, comme une corvée qu'il subissait pour sa tante, les visites qu'il faisait à la Roche-Malo.

Peu à peu, il avait cessé d'en parler, et au moment où la jeune fille trouva la lettre, elle était à cent lieues d'avoir le moindre soupçon.

A ce moment, elle se souvint d'avoir

travaillé pour les dames de la Roche-Mâlo ; elle se rappela leur beauté exotique, et, au bout d'un moment, elle retrouva leur nom de Christina, que la mère avait deux ou trois fois prononcé devant elle.

C'est infâme ! pensa-t-elle, et cet homme est un misérable, qui trompe aussi impunément deux femmes.

— Qu'eût dit la pauvre fille, si elle eût appris que M. Métral en trompait trois ! murmura tristement le diable.

— Ah ! le méchant homme, s'écria la duchesse.

— Un peu de patience, madame, dit le diable, il ne fait que commencer.

Et il reprit :

— Vous comprenez quelle nuit elle dut passer !..

La première pensée qui lui vint, ce fut de mourir.

Elle entendait de loin le mugissement de l'Océan ; ce bruit l'attirait. Elle resta une heure à sa fenêtre.

Puis le souvenir de son père lui revint au cœur ! Son père, parti en Amérique, qui, en ce moment, travaillait pour elle. Elle avait reçu, quelques semaines avant cette époque, une lettre de lui ! Il parlait de son prochain retour ! Il allait revenir, et on lui dirait : Votre fille, pour laquelle vous travailliez dans

l'exil, votre fille, pour laquelle vous avez risqué votre vie, votre fille ingrate s'est donné la mort !

Après avoir songé qu'elle était fille, elle se souvint qu'elle était mère, et qu'ainsi sa mort serait un triple crime, devant Dieu, devant son père et devant son enfant.

Elle referma la fenêtre, et, assise sur le bord de son lit, elle pleura amèrement.

Le jour parut, elle ne s'était pas couchée.

Avec le jour, comme si la lumière était meilleure conseillère que l'obscurité, elle prit une résolution.

Elle résolut de s'assurer par elle-même de son malheur, et, pour en arriver là, elle relut la lettre.

La lettre indiquait déjà le moment de la journée où devait avoir lieu le rendez-vous ! c'était le soir !

Ensuite, elle indiquait l'heure à peu de chose près.

Puisque l'auteur de l'épître avait manqué le rendez-vous à cause du retard du dîner, — le dîner ayant lieu à son heure accoutumée, le rendez-vous devait être pris pour sept heures ou sept heures et demie. M. Métral ne devait pas venir ce jour-là, elle avait donc tout le temps nécessaire pour se préparer.

Il fallait, en marchant bien, trois heures pour aller à pied à la Roche-Malo.

Franche-Reine, vêtue d'un de ces petits manteaux bruns à capuchon que portent les villageoises normandes, partit de Cherbourg à trois heures et demie, portant sous le bras un petit carton rempli de jolies dentelles, afin que si M. Métral ou quelqu'un de sa connaissance l'eût rencontrée sur la route, elle pût dire qu'elle allait offrir des travaux de choix aux dames de la Roche-Malo.

Mais elle ne rencontra sur la route que quelques paysans chevauchant sur des ânes, ou ces longues carapaces de rou-

lage, dites accélérées, je n'ai jamais su pourquoi.

Franche-Reine arriva à la nuit, vers sept heures, les pieds meurtris, devant le château de la Roche-Mâlo.

Mais une fois là, que faire? Un domestique sortant ou rentrant, pouvait l'apercevoir. Et, d'un autre côté, elle ne voulait pas perdre la porte de vue.

Elle se promena quelques instants, réfléchissant au parti qu'elle allait prendre, quand l'idée toute naturelle lui vint que le rendez-vous ne pouvait avoir lieu devant la grande porte du château.

Elle longea le mur et elle arriva au

bout du parc ou était située la grille, par laquelle les deux amoureux échangeaient leurs lettres. Elle regarda devant et derrière elle.

Devant elle était le parc, derrière elle un épais rideau d'arbres.

A droite et à gauche un chemin vicinal, par lequel un cheval eût pu passer, mais non une voiture.

L'endroit était très-propre à un rendez-vous, très-éloigné de toute habitation, très-sombre et offrant sous le rideau d'arbres une retraite en cas de surprise.

— Évidemment ! c'est là qu'ils ont rendez-vous ! pensa la jeune fille, avec

cette justesse et cette sûreté d'instinct que les femmes aimantes possèdent à un si haut degré.

C'était là, en effet, et si Franche-Reine en eût douté, elle eût été rassurée en entendant retentir le pas d'un cheval, et en voyant, à travers la grille, s'avancer une ombre blanche. A ce moment, sept heures sonnaient à l'église du bourg.

— Puisque c'est *elle*, pensa la jeune fille en voyant l'ombre, et que sept heures sonnent, évidemment c'est *lui* qui vient à cheval.

C'était *lui*, en effet.

En entendant les pas du cheval se

s'approcher, Franche-Reine sauta le fossé qui se trouvait derrière elle, et, gravissant le talus qui la séparait des arbres, elle se trouva dans un petit bois, d'où elle dominait tout le parc.

Elle se cacha derrière un arbre, précaution bien inutile, vu l'épaisseur du bois, et elle attendit.

Elle n'attendit pas longtemps. Le cheval s'arrêta. Le cavalier mit pied à terre et attacha le cheval à une des barres de la grille.

Elle reconnut son amant.

Elle le vit prendre deux mains qu'on lui tendait, les embrasser follement, et après les avoir longtemps em-

brassées, les tenir étroitement serrées tout le temps que dura la conversation.

Si la lune brillait à son gré ce soir-là pour lui faire voir les moindres détails de cette scène amoureuse, la distance qui la séparait de la grille l'empêchait d'entendre ce que se disaient les deux amoureux. Quelques mots lui arrivaient bien aux oreilles, quand l'un ou l'autre élevait la voix ; mais elle n'en pouvait pas comprendre le sens distinctement.

Cependant, quand ces mots, répétés d'une voix méprisante : Une grisette ! une grisette ! éclatèrent brusquement, elle comprit qu'il s'agissait d'elle, et elle n'en douta pas en voyant le jeune homme

se frapper la poitrine, comme pour témoigner de sa bonne foi.

Cette conversation dura environ une heure, pendant laquelle la jeune fille ne se trahit pas. Mais quand ces mots, si connus d'elle et adressés à une autre : Je t'aime ! je t'aime ! dits avec passion et répétés avec frénésie, quand ces derniers mots : à demain, et les baisers accompagnant cet aveu retentirent à ses oreilles, elle ne put retenir un cri de douleur, et elle tomba évanouie sur le sol.

Madame de la Roche-Mâlo, car c'était elle, quitta vivement les mains du jeune homme en entendant ce cri et s'effaça dans l'ombre.

Pour lui, après avoir regardé avec négligence ou avec crainte à droite et à gauche, et avoir assuré la châtelaine que c'était le cri d'un hibou, il l'embrassa de nouveau, et s'élançant sur son cheval, il disparut rapidement sans s'inquiéter le moins du monde des suites de cette aventure, quoiqu'il eût très nettement reconnu que le cri qu'il venait d'entendre, s'était échappé d'une poitrine humaine.

Pour Franche-Reine, elle resta inanimée sur le sol.

Quand elle revint à elle, elle crut qu'elle avait rêvé, que tout ce qui s'était passé en elle et autour d'elle, depuis vingt-quatre heures, n'était qu'un

mauvais songe, un cauchemar horrible, produit par la nuit et par la fièvre.

Mais quand elle se releva, en se sentant brisée, en voyant les arbres qui l'entouraient, en apercevant la grille devant laquelle elle venait d'entendre son amant dire à une autre : Je t'aime ! je n'aime que toi ! elle retomba sans forces sur le sol, et elle pleura toutes les larmes de ses yeux.

Mais la fatigue l'emportant sur la douleur, elle s'endormit profondément. Le jour paraissait quand elle se réveilla.

Elle redescendit sur le chemin et reprit lentement sa route, demandant

à Dieu des forces pour regagner sa maison.

Elle y arriva à sept heures, pâle, échevelée, défaite, les pieds en sang, le corps brisé.

Elle tomba sur un fauteuil, et s'endormit de nouveau.

Elle ne se réveilla qu'aux coups violents qu'on frappait à sa porte : elle alla ouvrir.

C'était M. Métral.

Il entra en disant : Bonjour, ma petite Reine ! comme d'habitude, et en posant négligemment, comme d'habitude, ses lèvres sur son front.

Puis, il s'assit, après avoir ouvert la fenêtre, et lui demanda d'un ton indifférent des nouvelles de sa santé, sans s'apercevoir des ravages qui s'étaient opérés en elle depuis la veille.

Franche-Reine lui répondit à peine.

Elle le regarda fixement, et, sur ce masque où elle n'avait vu que froideur, elle ne lut qu'hypocrisie.

— Et j'ai aimé cet homme ! pensa-t-elle.

Alors, elle fut honteuse d'elle-même ; elle se méprisa d'avoir aimé cet homme méprisable. L'idée lui vint de lui dire tout ce qu'elle pensait de lui, et de le mettre à la porte comme un traître

et un lâche ; mais le souvenir de sa maternité l'arrêta, et elle contint l'amertume qui bouillonnait en son cœur.

Ne voulant pas, par devoir, se séparer de lui, elle n'avait que deux partis à prendre : ou tout lui taire, ou tout lui dire ; mais le mensonge répugnait tellement à Franche-Reine, que son silence eût été pour elle un horrible supplice.

Elle résolut donc de lui tout avouer.

— Je sais tout, lui dit-elle d'une voix douce ; j'étais hier soir devant la grille du parc de la Roche-Mâlo ; je vous ai vu et je vous ai entendu.

— C'était vous ! s'écria M. Métral,

comme foudroyé, car il s'aperçut que, malgré toute son astuce, sa mine était éventée.

— C'était moi ! répondit simplement la jeune fille.

— Ainsi, vous m'avez suivi... espionné !

— Oui, répondit Franche-Reine.

— C'est infâme ! dit le misérable en se levant et en se promenant avec agitation dans la chambre.

Franche-Reine ne répondit pas.

— C'est infâme ! répéta le clerc de notaire, dont ce silence redoubla la fureur.

Mais Franche-Reine ne répondit pas davantage.

— Et qu'avez-vous vu ? qu'avez-vous entendu ! demanda Métral en la regardant d'un œil venimeux.

— Je vous ai entendu, répondit la jeune fille de la même voix douce, dire à cette femme que vous l'aimiez, que vous n'aimiez qu'elle ; je vous ai entendu lui dire : « A demain ! » c'est-à-dire à ce soir ; je vous ai vu lui baiser les mains.

— Franche-Reine, malheur à vous ! rugit le jeune homme, si vous répétez jamais à un autre, les paroles que vous venez de prononcer devant moi !

— Je ne crains rien ! dit Franche-

Reine, sans paraître émue le moins du monde.

Ce calme augmenta la colère de M. Métral.

— Vous ne savez pas de quoi je suis capable, quand on me pousse à bout, dit-il ; vous ne me connaissez pas, Franche-Reine, ajouta-t-il d'un air menaçant.

— Je vous connais maintenant ! répondit froidement la jeune fille.

— Eh bien ! retenez mes paroles : malheur à vous ! s'il vous échappe un mot de tout ceci.

Et, ouvrant violemment la porte, il sortit dans une exaspération impossible à décrire.

Pour la jeune fille, elle ne lui dit que ces deux mots :

— Menteur et lâche !

M. Métral était condamné à jamais.

IV

Une vengeance de grisette.

Le clerc de notaire arriva à l'étude, en proie à une vive agitation facile à comprendre,

Quelle que soit la puissance de sang-froid d'un homme, il est des moments où sa force lui fait tout à coup défaut, et où il ne sait point parer un coup inattendu.

M. Métral était dans un de ces moments-là.

Il voyait son échafaudage ébranlé par la base, et il ne trouvait nul moyen de remédier au mal qui le menaçait.

Il avait bien tenté d'effrayer Franche-Reine ; il lui avait bien dit : malheur à vous ! mais il savait lui-même à quoi s'en tenir sur ses menaces !

Malheur à vous ! signifiait : Si vous parlez, je vous tue ! et il savait bien qu'il ne la tuerait pas.

C'était un coupeur de bourse et non un voleur de grand chemin. Il était rusé et non courageux.

Il pensa à tout confier à madame de la

Roche-Mâlo ; mais le moment était-il bien choisi, quand, la veille, il lui avait juré ses grands dieux qu'il n'en était rien. Madame de la Roche-Mâlo ne le mépriserait-elle pas et n'encourrait-il pas, par suite, le mépris de sa fille ?

Après avoir pesé tous les inconvénients d'une pareille confidence, sans pouvoir mettre aucun avantage dans l'autre plateau de la balance, il renonça absolument à cette idée, et en conçut une autre diamétralement opposée, c'est-à-dire de se confesser à Franche-Reine.

Il était sûr de l'amour de la jeune fille, et, partant, il était certain de son pardon.

Malheureusement pour lui, c'était s'y prendre trop tard.

Loin de l'aimer encore, la jeune fille le méprisait.

Mais il était bien loin de se douter du sentiment nouveau qu'il inspirait à Franche-Reine, et il alla chez elle au milieu de la journée, et lui prit le front, et l'embrassa absolument comme s'il ne se fût rien passé.

Au contact de ses lèvres de marbre, la jeune fille sentit un frisson glacial lui traverser les veines.

Il s'assit sur le fauteuil et voulut la prendre sur ses genoux.

Elle s'éloigna de lui avec une sorte de terreur.

— Tu m'en veux, petite Reine, dit-il en prenant la voix la plus douce. Eh bien, tu as raison ; j'ai mérité ta colère, et je viens t'en demander pardon.

— Je n'ai pas de colère, dit Franche-Reine.

— Parce que tu as la bonté d'un ange ; continua-t-il de la même voix. Tu n'es pas comme moi : j'ai été bien méchant tantôt ; je t'ai menacée ! moi ! Te menacer, mon amour !

De pâle qu'il était, le visage de la jeune fille devint écarlate, en entendant ces mots : Mon amour !

Elle rougit de honte pour l'homme qui commettait une pareille profanation.

— Ecoutez-moi, dit-elle froidement, mais sans colère, après ce qui s'est passé, je ne puis plus vous aimer.

— Toi ne plus m'aimer ! s'écria le clerc de notaire sur un ton qu'il essaya de rendre passionné.

Mais la jeune fille ne se méprit pas au sens de cette fausse exaltation.

Elle continua :

— A partir de ce jour, tout est fini entre nous. Je consentirai toujours à recevoir le père de mon enfant. C'est mon devoir, et je l'accomplirai jusqu'au bout ; mais là se borneront les seuls rap-

ports qui peuvent désormais exister entre nous.

— C'est impossible, chère Reine, dit M. Métral, en lui prenant les mains, qu'elle retira vivement des siennes avec une sorte d'effroi, tu reviendras sur ce dessein barbare ; ne plus être aimé de toi, mais c'est un rêve affreux !

— Jamais ! dit gravement Franche-Reine.

— C'est impossible, te dis-je ! sans doute la faute est grande ; mais la punition doit être proportionnée à la faute ; tu reviendras sur ton arrêt.

— Jamais ! répéta la jeune fille.

— Mais c'est épouvantable ! c'est une horrible cruauté ! Si j'ai failli, mon amour, c'est que tout autre eût failli à ma place. J'ai été irrésistiblement entraîné par les enchantements et les séductions du grand monde, comme le papillon est entraîné par la lumière. Mais je n'y ai pas seulement brûlé une plume de mes ailes. Je reviens vers toi honteux de mon erreur, mais pur de toute souillure. Tu peux me pardonner sans crainte.

— Jamais ! dit pour la troisième fois la jeune fille avec une sombre énergie.

— C'est bien résolu ? demanda M. Métral en la regardant d'un œil méchant, plein de colère et plein de menace.

— Oui ! dit Franche-Reine, inébranlablement résolue.

— Soit ! Franche-Reine ; sachez seulement que si vous me laissez quitter votre chambre sous cette mauvaise impression, je n'y remettrai jamais les pieds.

— Soit ! dit à son tour Franche-Reine, avant quinze jours j'aurai quitté Cherbourg, et vous n'entendrez jamais parler de moi.

— Vous le voulez ?

— J'accepte mon destin.

— Alors, à la grâce de Dieu.

Et M. Métral disparut, dissimulant

mal le sourire de joie qui lui était venu aux lèvres, à la pensée qu'étant un jour ou l'autre forcé d'abandonner Franche-Reine, il était heureux d'en être quitte à si bon marché.

La jeune fille comprit ce sourire, et un frisson lui passa dans les veines.

— Horrible ! dit-elle en se cachant la figure entre ses mains.

— Horrible ! en effet, murmura la duchesse.

— Eh bien ! tout cela n'est rien encore, reprit le diable. Écoutez.

— Mais, que fit cette pauvre fille ? demanda madame de Mauves.

— Qu'eussiez-vous fait à sa place ?

— Je me serais tuée ou je me serais vengée, répondit la duchesse après un moment d'hésitation.

— Songez qu'elle était mère et qu'elle n'avait pas le droit de se tuer.

— Sans doute ; mais elle était femme, trompée et méprisée ; elle avait le droit de se venger.

— Le droit ! le droit ! dit le diable en hochant la tête ! c'est une bien grave question de savoir si on a le droit de se venger. Enfin nous allons savoir ce qu'elle fit, et nous verrons plus tard si elle eut raison de le faire.

• • • • •

Ce sourire de bonheur, échappé à M. Métral en quittant la chambre de Franche-Reine, sembla à la jeune fille une si misérable injure, qu'elle ne put s'empêcher de s'écrier :

— Le lâche ! le lâche ? et je le laisserai tromper impunément deux femmes ! je lui permettrai , par mon silence, de porter le déshonneur au foyer d'un honnête homme ! et ils riront de moi, lui et sa maîtresse, et ils m'appelleront grisette. Eh bien ! noble comtesse, vous allez voir comment se venge une grisette. Oh ! mon père ! pardonne-moi ; si tu étais ici, c'est à toi seul que je remettrais le soin de ma vengeance.

Elle entrouvrit le coffret où elle serrait

les lettres de son père et les lettres de M. Métral.

Elle prit au hasard une des lettres du clerc de notaire, et, après l'avoir soigneusement enveloppée, elle mit pour suscription : A madame la comtesse de la Roche-Mâlo.

Elle allait sortir pour porter la lettre à la poste, quand, en mettant la main dans la poche de sa robe, elle sentit la lettre de madame de la Roche-Mâlo.

Elle l'enleva promptement de sa poche, et la tenant de la main droite pendant qu'elle tenait la lettre de M. Métral de la main gauche, elle les regarda toutes deux l'une après l'autre et réfléchit profondément.

Le sujet de ses réflexions était bien simple.

Au moment d'envoyer à madame de la Roche-Mâlo la lettre de M. Métral, elle songea, en voyant la lettre de la comtesse, qu'il y avait peut-être un meilleur parti à tirer de la situation dans l'intérêt de sa vengeance.

En effet, il suffisait à M. Métral de dire à la comtesse tout ce qu'il venait de lui dire à elle, pour obtenir son pardon.

La comtesse pouvait n'avoir pas la fierté de Franche-Reine, elle pouvait se laisser attendrir, et pardonner une *erreur* de jeunesse.

Son but n'était pas atteint!

En envoyant au contraire la lettre de madame de la Roche-Mâlo à M. de la Roche-Mâlo, la vengeance était terrible ! mais complète et certaine !

Sans doute, elle portait le désespoir dans le cœur d'un honnête homme, et le chagrin et le déshonneur au cœur de toute une famille ; mais si la vengeance s'arrêtait devant les obstacles, ce ne serait plus la vengeance !

— Que Dieu me pardonne le mal que je vais faire, dit-elle, et qu'il me rappelle promptement à lui en punition de mon crime ; mais ma douleur est immense, et ma vengeance doit être impitoyable.

Elle déchira l'enveloppe de la première



lettre, et, cachetant la lettre de madame la Roche-Mâlo, elle mit pour suscription : A monsieur le comte de la Roche-Mâlo.

L'adresse écrite, elle tomba anéantie sur une chaise, tenant la lettre à la main, la regardant machinalement, la tournant et la retournant entre ses doigts.

Elle regarda le plafond, puis le plancher, ses pots de fleurs et ses oiseaux; elle regarda enfin de tous côtés, à droite et à gauche, devant et derrière; elle semblait demander conseil aux objets qui l'entouraient, sur la conduite qu'elle avait à tenir; mais tout était sourd, tout était muet!

La nuit tombait (la nuit, mauvaise

conseillère) ; elle ne pouvait plus rien distinguer autour d'elle ; elle regarda en elle, et elle frissonna en voyant toute la haine amassée en son cœur.

— Que je suis lâche ! pensa-t-elle, aussi lâche que lui ! Allons, cœur mou, cœur faible, redeviens fort.

Et, se levant brusquement, elle ouvrit la porte de sa chambre et descendit toute haletante les marches de l'escalier.

Elle traversa rapidement la rue de la Cavalerie et s'engagea, à travers les rues et les ruelles étroites de la ville, jusqu'à l'endroit où était situé le bureau de poste.

Arrivée là, elle s'arrêta, épuisée, tremblante.

Elle vit la gueule béante de la boîte.

Elle eut peur.

Toute l'étendue de la faute qu'elle allait commettre, toute la grandeur du mal qu'elle allait faire, lui apparut dans son horreur.

Elle recula épouvantée, et, se retournant brusquement, elle s'engagea de nouveau dans les rues qu'elle venait de parcourir.

Mais la vengeance ne lâche pas facilement sa proie.

Elle eut beau fuir le bureau de poste à son insu, fatalement elle le retrouva au bout d'une heure de course effrénée.

Arrivéee là, de nouveau, elle ferma les yeux et laissa tomber les lettres dans la boîte.

Arrivée à de nouveau, elle ferma les
yeux et laissa tomber les lettres dans la
boîte.

Tout d'un coup, elle se sentit
travertir, et, comme si elle eût
été prise d'un accès de fièvre,
elle se précipita vers la porte
et courut à la boîte.

Elle se pencha sur la boîte et
y regarda à l'intérieur. Elle
y trouva une lettre, et elle
se précipita à l'ouvrir.

Elle lut la lettre, et elle se
sentit tout à coup se décomposer.

Elle se précipita vers la porte
et courut à la boîte.

mettre. Parmi ces lettres et ces journaux
était la lettre de madame de la Roche-

Malo, qui, par une lettre, avait annoncé
à son père, le 10 octobre, son arrivée à Paris.

En même temps que le courrier, et

V

par la voie du courrier, était venue M.

Métal, qui, ayant reçu de Paris une cor-

sultation des plus célèbres médecins de

Paris, avait été déclaré guéri de sa

goutte, et avait pu se lever de son

lit, et se promener dans le jardin de la Roche-

Malo.

Le lendemain matin, le 12 octobre,

vers midi, après le déjeuner, mademoi-

selle de la Roche-Malo apporta à son

père, pris la veille par une violente atta-

que de goutte, et étendu sur une cau-

seuse, les lettres et les journaux que le

courrier de Cherbourg venait de lui re-

mettre. Parmi ces lettres et ces journaux était la lettre de madame de la Roche-Mâlo.

En même temps que le courrier, et par la voiture du courrier, était venu M. Métral, qui, ayant reçu de Paris une consultation des plus célèbres médecins de la capitale, pour le traitement à suivre dans les violents accès de goutte, l'apportait en toute hâte à M. de la Roche-Mâlo, espérant réparer les échecs qu'il avait subis à propos du médecin de Cherbourg et l'article du journal.

La jeune fille annonça à son père la visite de M. Métral.

M. de la Roche-Mâlo fit, en entendant

le nom du clerc de notaire, une moue qui signifiait :

— Vous ne me débarrasserez donc pas de ce personnage-là !

La jeune fille comprit la pantomime expressive du vieux marin.

— Père, dit-elle, tu es injuste pour ce jeune homme. Il n'est sorte de service qu'il ne cherche à nous rendre, et à toi en particulier, et cependant, tu sembles le rudoyer à dessein. As-tu quelque chose contre lui.

— Moi ! je n'ai rien contre lui, dit M. de la Roche-Mâlo, il ne manquerait plus que cela !... — Il ne m'est pas sympathique, voilà tout ! Ce n'est pas ma faute.

— D'ailleurs je ne lui en veux pas. — Je crois que c'est un fort honnête garçon, puisque ta mère et toi vous avez eu le temps de le connaître, mais je t'avoue franchement que sa compagnie ne me plaît guère.

— Mais, père, c'est toi qui nous l'as présenté, objecta la jeune fille.

— Du diable ! si c'est moi ! riposta le père. Je l'ai rencontré un jour avec sa tante, qui est une vieille amie à moi. C'est elle qui l'a amené, et j'ai été tout étonné que ta mère et toi vous me parliez si souvent de lui dans vos lettres. Je croyais l'avoir jugé à première vue, et en lisant tout ce que vous m'écriviez de flatteur sur son compte, j'étais revenu

de ma première impression ; mais, depuis mon retour, j'ai pu juger par moi-même que vos éloges étaient quelque peu exagérés.

— Enfin, père, dit la jeune fille, qu'as-tu à lui reprocher ?

— Je te répète que je n'ai rien à lui reprocher, mon enfant ; loin de là, je le trouve irréprochable. Seulement, il ne me plaît pas.

— Cependant, père, insista mademoiselle de la Roche-Mâlo, il est d'une bonté admirable. Il nous en a donné mille preuves en ton absence, et depuis ton retour, il n'est sorte d'efforts qu'il ne fasse pour tâcher de t'être agréable. Ainsi, en ce

moment, sais-tu pourquoi il vient ?

— Pour tuer le temps, sans doute.

— Pour tuer ta goutte, méchant père, répondit la jeune fille en fronçant le sourcil.

— A-t-il encore trouvé un charlatan dans la ville ?

— Il a reçu de Paris une consultation des plus illustres médecins, père ingrat.

— Eh bien ! écoute, s'il a trouvé moyen de me guérir, non-seulement je reviens de mon opinion sur son compte, mais je lui avance l'argent dont il aura besoin pour s'acheter une étude de notaire. Es-tu contente ?

— Que tu es bon ! dit la jeune fille en entourant de ses deux bras la tête du vieux marin et en l'embrassant tendrement.

— Allons, dis-lui de monter, et lisons sa consultation, quoiqu'à dire vrai, la goutte me semble un mal incurable.

— Dieu fera un miracle pour toi, père.

Et la jeune fille quitta précipitamment la chambre de son père, après l'avoir embrassé de nouveau.

Elle trouva M. Métral dans le salon en tête-à-tête avec sa mère, dont le visage était si animé que la jeune fille lui

dit sur le ton de la plus vive inquiétude :

— Est-ce que tu es malade, mère ? Ta figure est pourpre

— Ce n'est rien, répondit la mère, dont le visage s'empourpra de plus belle à cette question.

— Monsieur, mon père vous attend, dit mademoiselle de la Roche-Mâlo en se retournant vers M. Métral.

Le clerc de notaire se leva et se dirigea vers la porte.

Il gravit l'escalier lentement et silencieusement, quoique précédé par la jeune fille, qui ne l'accompagnait sans doute jusqu'à la chambre de son père que

pour échanger quelques mots avec lui.

Arrivé devant la porte, il lui prit la main et lui dit tout bas, en montrant l'appartement de M. de la Roche-Mâlo :

— C'est mon arrêt de vie ou de mort que je vais chercher là.

Mademoiselle de la Roche-Mâlo comprit sa pensée et rougit.

Elle répondit à demi-voix :

— Il est bien disposé en ce moment pour vous. Si la consultation lui plaît, tout ira bien. Bon courage ! et adieu !

Et après avoir étroitement serré la main du clerc de notaire, mademoiselle

de la Roche-Mâlo rejoignit sa mère.

.....

— Vous allez voir si M. de la Roche-Mâlo était aussi bien disposé que le prétendait sa fille !

— Je suis effrayée de ce qui va se passer, interrompit la duchesse, et mon cœur en bat comme s'il s'agissait de moi.

.....

— Quand M. Métral entra dans la chambre, reprit le diable, il fut frappé du changement extraordinaire de la physionomie du comte.

Son visage, d'un ton rose d'ordinaire, était blême, livide, lugubre ; les yeux

étaient fixes et les cheveux étrangement dressés sur sa tête. Le front ruisselait de sueur.

On eût dit la figure d'un naufragé.

Le clerc de notaire, à cent lieues de se douter de ce qui arrivait, crut M. de la Roche-Mâlo en proie à un accès de goutte plus violent, plus sinistre que les autres.

Il alla à lui et lui demanda, sur le ton du plus profond intérêt :

— Qu'avez-vous, monsieur le comte ?

Mais le comte ne répondit pas.

Ses dents claquaient ; il ne pouvait parler.

Il se cramponna aux deux côtés de la causeuse et il essaya de se lever, mais inutilement, et il retomba lourdement.

M. Métral fit encore quelques pas vers lui et répéta :

— Qu'avez-vous, monsieur le comte, au nom du ciel ! Voulez-vous que j'appelle ?

— Non ! non ! fit le comte en agitant violemment le bras et en regardant le clerc de notaire avec une horreur dont celui-ci ne put pas comprendre l'expression.

— Vous souffrez beaucoup, dit-il de sa voix la plus douce.

Le comte ne répondit pas, mais il

étendit un doigt vers le parquet, sur lequel étaient étendus pêle-mêle les journaux et les lettres qu'il venait de recevoir.

M. Métral regarda les papiers qu'on lui désignait et dit au comte :

— Vous désirez que je vous donne ces papiers, monsieur le comte.

— Oui, fit de la tête le comte.

Le clerc de notaire se baissa, ramassa rapidement les papiers et les remit à M. de la Roche-Mâlo.

Celui-ci les saisit avidement, et, trouvant sans le chercher le papier qu'il désirait, il laissa tomber tous les autres sur le tapis.

C'était la lettre de madame de la Roche-Mâlo, que la malheureuse Franche-Reine avait mise la veille à la poste.

Le comte l'ouvrit, et la tendant au clerc de notaire, de la main il lui fit signe de la lire.

Jusque-là, M. Métral n'avait absolument rien compris à ce qui se passait devant lui.

Il mettait toute cette scène muette sur le compte de la goutte, mais il ne voyait rien au-delà.

Aussi, comme un homme qui n'est pas préparé à recevoir le coup qu'on va lui porter, faillit-il tomber à la renverse en

reconnaissant l'écriture de madame de la Roche-Mâlo.

Il frissonna si fort, il devint si pâle et si vert, que le comte, qui n'en était qu'aux soupçons, comprit toute l'étendue de son malheur, et sembla recouvrer la parole pour exprimer son indignation.

— Lâche ! misérable ! dit-il d'une voix sourde, en essayant de nouveau de se lever, mais inutilement, comme la première fois.

Le clerc de notaire fit trois pas en arrière.

Il sentait que si M. de la Roche-Mâlo retrouvait assez de force pour se lever, il allait lui sauter à la gorge, et que c'en était fait de lui.

— Lâche ! répéta sourdement le comte ; lâche et traître ! Je savais bien que la haine instinctive qui m'éloignait de vous serait un jour justifiée.

— Monsieur le comte, balbutia le clerc de notaire , qui tremblait de tous ses membres , croyez que les apparences seules peuvent m'accuser.

— Taisez-vous , misérable ! hurla le comte, qui avait recouvré toute la puissance de sa voix et laissait déborder le torrent de sa colère depuis si longtemps contenue en lui.

Le clerc de notaire essaya de dire quelques mots ; mais M. de la Roche-Mâlo l'arrêta :

— Mettez-vous à cette table, di-il en désignant du doigt la table voisine.

M. Métral se dirigea vers la table.

— Asseyez-vous, dit le comte.

Le clerc de notaire s'assit machinalement,

— Vous comprenez, dit M. de la Roche-Mâlo, que si j'avais été debout quand vous êtes entré tout à l'heure ici, vous ne seriez plus vivant à cette heure. Remerciez donc la Providence qui me cloue sur ce fauteuil.

M. Métral vit comme un brouillard épais lui passer devant les yeux; il entendit comme un glas funèbre lui sonner aux oreilles.

Le comte poursuivit :

— Vous comprenez aussi qu'après une si atroce injure, à vous ou à moi, il ne nous est plus permis de vivre. Or, je ne puis tenir une épée ni diriger contre vous le canon d'un pistolet, et je n'attendrai pas le retour de mes forces pour me venger ! Donc, il faut que l'un de nous deux meure, puisque la justice sociale veut que l'offensé risque de payer de sa vie l'infamie de l'offenseur.

Le clerc de notaire voulut l'interrompre, mais le comte ne lui en laissa pas le temps.

— Taisez-vous, misérable ! dit-il d'une voix stridente ; il faut que l'un de nous

deux meure, et je ne puis pas me battre contre vous. Voici donc ce que vous allez faire. Vous allez prendre une feuille de papier, vous la couperez en deux, vous écrirez le nom de chacun de nous sur chacune des deux feuilles. Vous les roulerez, vous les jeterez dans un chapeau et vous tirerez au hasard un des papiers, sur lequel sera inscrit un de nos deux noms.

— Monsieur le comte, murmura en frémissant M. Métral.

— Celui de nous, continua M. de la Roche-Mâlo, dont le nom sortira, aura vingt-quatre heures à partir de ce moment, pour régler ses affaires, et il se tuera à la première minute qui suivra ce

délai. Il est midi trente-cinq, ajouta-t-il.

M. Métral sentit le frisson de la mort lui parcourir les veines.

— Vous voudriez peut-être que le duel fût public, dit le comte ; mais je suis forcé de vous refuser cette joie-là. A outrage secret, vengeance secrète, dit un vieux proverbe espagnol.

— Au nom du ciel, monsieur le comte, s'écria-t-il d'une voix suppliante, ne donnez pas de suite à cet horrible dessein.

— Lâche ! lâche ! cria M. de la Roche-Mâlo ; et pensez-vous que je vous laisserai la vie, après cet épouvantable affront ?

— Je vous jure, monsieur le comte, bégaya le clerc de notaire, que votre honneur a été respecté, et que...

— Silence ! infâme ! vociféra le comte, et écrivez !

— Je vous supplie, monsieur le comte.

— Écrivez, misérable !

— Ma vie entière se passera à réparer...

— Voulez-vous bien écrire ! dit M. de la Roche-Malo en se redressant de toute sa hauteur et en faisant mille efforts pour marcher sur le clerc de notaire.

— J'écris ! dit celui-ci, qui tremblait si fort, qu'il fut obligé, pour écrire les deux

noms, de fixer sur la table sa main droite avec sa main gauche. J'écris, répéta-t-il en regardant M. de la Roche-Mâlo de deux yeux terrifiés.

Et, en effet, il écrivit tant bien que mal les deux noms.

— Est-ce fait ? demanda le comte d'une voix menaçante.

— Oui ! monsieur le comte, répondit M. Métral d'une voix faible.

— Roulez ces deux morceaux de papier.

— Monsieur le comte, je vous adjure de m'écouter un instant.

— Roulez ces deux papiers, vous

dis-je ! répéta M. de la Roche-Mâlo d'une voix si impérative, que le clerc de notaire obéit machinalement.

— Vous le voulez ! s'écria M. Métral non plus d'une voix tremblante, mais au contraire d'une voix ferme, et en regardant le mari de madame de la Roche-Mâlo d'un œil qui exprimait une pensée à la fois méchante et joyeuse.

— En finirons-nous ? éclata le comte.

A ce moment, mademoiselle de la Roche-Mâlo, qui n'avait pas retrouvé sa mère dans le salon, et qui venait de remonter l'escalier pour la rejoindre dans son appartement, voisin de celui du comte, mademoiselle de la Roche-Mâlo,

en entendant les éclats de voix de son père, entra brusquement dans la chambre au moment où M. Métral achevait de rouler les deux morceaux de papier.

— Ah ! c'est toi, ma Christina ! dit le père en retombant sur son fauteuil, épuisé, blême, haletant, semblant près de sa dernière heure.

— Qu'as-tu, père ! s'écria la jeune fille en s'élançant vers le comte et en l'entourant de ses deux bras.

— Rien, mon enfant, répondit le vieux marin en embrassant tendrement sa fille ; tu arrives à propos ; prends les deux chiffons de papier que M. Métral tient à la main.

La jeune fille se tourna vers le clerc de notaire.

Elle recula effrayée en voyant le visage cadavéreux du jeune homme.

Elle se retourna vers son père, l'interrogeant des yeux, mais le comte ne lui répondit pas, il répéta :

— Prends ces papiers.

La jeune fille prit les deux petits rouleaux de papier que M. Métral lui tendait, en retournant la tête.

Elle regarda tour à tour les deux hommes avec effroi.

— Tu vas rire, mon enfant, dit en sou-

riant tristement le comte ; mais tu sais que nous autres, marins, nous nous en rapportons volontiers au hasard, ce dieu des gens qui voient à toute heure la mort en face. Eh bien ! un des actes les plus importants de ma vie dépend d'un des deux morceaux de papier que tu tiens à la main.

Puis, s'efforçant de sourire plus gaiement, il continua :

— Je te rends l'arbitre de ma destinée ! choisis donc bien !

— La jeune fille, quoique ne comprenant pas qu'elle allait prononcer la vie ou la mort de son père, frémit instinctivement.

Elle regarda encore l'un après l'autre les deux hommes. Dans les yeux de son père, elle ne vit qu'une tristesse douce.

Dans les yeux de son fiancé, elle ne vit rien, car M. Métral, la tête basse et les yeux fixés sur le parquet, semblait inanimé.

— Ouvre celui des deux billets que tu voudras, mon enfant, dit le père, d'une voix qu'il essaya de rendre enjouée (quel enjouement, bon Dieu !)

Mademoiselle de la Roche-Mâlo se laissa prendre à cet enjouement, et elle ouvrit un des deux rouleaux de papier.

— Qu'y a-t-il d'écrit sur ce chiffon de papier ? demanda le comte.

M. Métral frissonna.

La jeune fille lut :

— Monsieur de la Roche-Mâlo.

M. Métral chancela et faillit tomber à la renverse.

— Bien, merci, mon enfant, dit M. de la Roche-Mâlo sans nulle émotion. Embrasse-moi et retire-toi. J'ai quelques mots à dire à M. Métral.

Ces paroles furent prononcées d'une voix si sévère, que mademoiselle de la Roche-Mâlo sentit vaguement qu'un danger quelconque planait, soit au-dessus de la tête de son père, soit au-dessus de la tête de son fiancé.

— Avez-vous lu à mon père la consultation des médecins de Paris, monsieur Métral ? demanda la jeune fille, pour tâcher de savoir par son fiancé ce qui se passait entre M. de la Roche-Mâlo et lui.

Mais M. Métral répondit laconiquement :

— Non, mademoiselle.

— C'est de cela que nous allons parler, dit le comte. Retire-toi donc, mon enfant, je t'appellerai tout à l'heure.

— Oui, mon père, dit mademoiselle de la Roche-Mâlo, qui s'éloigna lentement en jetant sur les deux hommes des regards effarés.

Elle souleva la portière, et disparut.

— Je n'ai qu'un mot à vous dire, monsieur, reprit le comte, quand il fut seul avec le clerc de notaire. Dans vingt-quatre heures, j'aurai cessé de vivre, aux termes de notre convention.

— Non, monsieur le comte ! s'écria M. Métral. Non ! je n'accepte pas cet arrêt injuste du hasard. Non ! votre vie ne peut pas dépendre d'un chiffon de papier.

— Taisez - vous ! dit sévèrement le comte, et que Dieu vous pardonne votre infamie et ma mort.

— Non, monsieur le comte, c'est impossible ! s'écria de toute sa voix M. Mé-

tral, comme s'il eût voulu être entendu de toute la maison.

— Quand je ne serai plus, continua amèrement le comte, vous rentrerez ici comme un honnête homme ! vous continuerez à plaindre le sort de la comtesse. Sa douleur se calmera et vous arriverez au but de vos désirs : vous l'épouserez!...

— Je vous jure devant Dieu, monsieur le comte...

— Silence ! gardez au moins le secret de votre crime ; qui sait si la comtesse n'hésiterait pas à épouser mon assassin !

— Non , monsieur le comte, vous ne

mourrez pas ! car, ainsi que vous le dites, je serais votre assassin, moi qui ne demandais qu'à vivre pour vous, près de vous. Si vous saviez...

— Je n'ai plus rien à vous dire, interrompit le comte. Sortez, laissez-moi le temps d'embrasser une dernière fois ma fille.

Le clerc de notaire voulut parler.

Mais le comte se leva, et, de la main, il lui ordonna si rudement de se retirer, que M. Métral sortit à reculons en baisant la tête.

Le vieux marin avait usé toutes ses

forces à cette lutte. Aussi, à peine M. Métral avait-il laissé retomber la portière, que le comte tomba évanoui sur la causeuse.

Et c'est à cette heure, à cette heure, à cette heure
que le point tomba d'un coup sur la route

et le point tomba d'un coup sur la route

et le point tomba d'un coup sur la route

et le point tomba d'un coup sur la route

et le point tomba d'un coup sur la route

et le point tomba d'un coup sur la route

et le point tomba d'un coup sur la route

et le point tomba d'un coup sur la route

et le point tomba d'un coup sur la route

VI

Comment une fille se venge de sa mère.

De l'autre côté, c'est-à-dire du côté opposé à la porte de sortie, une portière fut soulevée vivement, et mademoiselle de la Roche-Mâlo, pâle, défaite, tremblante, se précipita dans la chambre de son père en disant :

— J'ai tout entendu, mon père.

Mais le comte, les yeux fermés, ne bougea pas.

— Mon père ! mon père ! s'écria la jeune fille en se jetant sur le corps du comte. Mon père ! mon bon père ! revenez à vous !

En l'entourant de ses bras, elle aperçut, étroitement serré dans une de ses mains, un morceau de papier.

Elle parvint, après mille efforts, à ouvrir la main de M. de la Roche-Mâlo et à s'emparer du papier.

Elle faillit tomber à la renverse en reconnaissant dans cette lettre d'amour, écrite à son fiancé, l'écriture de sa mère !

Ce qu'elle avait entendu derrière la

tapisserie et ce qu'elle venait de lire lui fit tout comprendre.

Elle avait une ou deux fois soupçonné vaguement les relations de la comtesse et du clerc de notaire, mais le respect profond qu'elle portait à sa mère avait dissipé tous ses doutes.

La lettre qu'elle venait de lire les confirmait !

— Oh ! ma mère ! murmura-t-elle à demi-voix avec une tristesse indicible.
Oh ! ma mère !...

A ces mots, et comme s'il l'avait entendue, M. de la Roche-Malo ouvrit brusquement les yeux !

— Toi, dit-il en regardant sa fille avec

amour, et en lui tendant les bras, toi, ma chérie, ma vertueuse et bien-aimée fille !

Mais la jeune fille, au lieu de s'élancer dans les bras de son père, tomba à genoux et baissant la tête, murmura en pleurant :

— Mon père ! mon père ! je ne suis plus votre bien-aimée fille ! pardonnez-moi !

— Qu'as-tu, ma Christina ? demanda le comte qui ne comprit pas la cause des larmes de sa fille.

— Je sais tout, mon père ! répondit à voix basse mademoiselle de la Roche-Malo.

Le comte frissonna !

Qu'il mourût, lui, en emportant le secret de son déshonneur, l'honneur de sa femme était sauf; mais que sa fille vécût connaissant le déshonneur de sa mère, voilà ce qui fit frémir M. de la Roche-Mâlo de la tête aux pieds.

— Tu ne sais rien, ma Christina ! s'écria-t-il. Tu n'as rien entendu, ou tu as mal entendu...

— Vois, dit la jeune fille, en relevant sa tête inondée de larmes, et en montrant la lettre.

— Alors, dit brusquement le comte, puisqu'il en est ainsi, appelle ta mère ; il n'est pas juste que tu portes toute ta vie la peine de son crime.

— Que voulez-vous dire , mon père !
s'écria la jeune fille épouvantée.

— Appelle ta mère, te dis-je, répéta le
comte d'une voix irritée.

— Mon père, écoutez-moi ! dit en joi-
gnant les mains mademoiselle de la Ro-
che-Malo.

— Je ne veux rien entendre, mon en-
fant. Il n'est pas juste que nous expiions
tous deux, moi, par ma mort, toi, par ta
vie, le crime de ta mère ?

— Mon père ! s'écria mademoiselle de
la Roche-Malo en se relevant fièrement,
je ne vous comprends plus ! Quel crime
a donc commis ma mère ?

— Tu le demandes, malheureuse enfant ! dit le comte en se cachant le visage. Tu as cette lettre dans les mains. ! Tu viens de la lire : tu me regardes ! tu pleures ! et tu demandes quel crime a commis ta mère !

— Mon père ! dit la jeune fille d'une voix tremblante, le crime dont vous accusez ma mère, c'est..... moi qui l'ai commis ! Que votre colère retombe donc sur moi seule....

— Toi ! fit le comte en bondissant. Toi ! répéta-t-il, c'est impossible ! tu me trompes ! Tu veux sauver ta mère....

— Cette lettre a été écrite par moi, mon père, dit la jeune fille d'une voix ferme.

— Tu me trompes , s'écria le comte en regardant fixement sa fille.

— Non, mon père, répondit mademoiselle de la Roche-Mâlo, qui ne baissa pas les yeux sous le regard ardent de son père, c'est moi qui suis coupable.

— La preuve ! dit laconiquement le comte, la preuve !

— J'aime depuis six mois M. Métral.

— Ce n'est pas une preuve !

— Je suis aimée de lui !

— Ce n'est pas une preuve, répéta le vieux marin.

— Depuis six mois nous nous écrivons !

— Mais prouve-le donc ! hurla le comte, tu vois bien que je ne te demande qu'une preuve ! que je la désire , que j'en ai soif !

— Voici la preuve que vous demandez, mon père, répondit la jeune fille en tirant de sa poitrine une lettre qu'elle présenta à M. de la Roche-Mâlo.

Le comte s'empara de la lettre, l'ouvrit vivement, et lut ce qui suit :

« Non ! Christina ! j'aurai du courage
» jusqu'au bout ! non je ne risquerai pas
» le bonheur de ma vie, je n'ose pas dire
» le bonheur de la vôtre, par trop d'im-
» patience. Tant que je ne trouverai

» pas plus de sympathie dans le cœur
» de votre père, je ne demanderai pas
» votre main.

» Vous voulez, dites-vous, lui déclarer
» notre amour; n'en faites rien, et atten-
» dons tout de la Providence. J'ai fait
» assembler les plus célèbres médecins
» de Paris, et j'attends leur consul-
» tation. Je fonde un grand espoir sur
» le résultat de cette démarche. Je
» veux qu'à force de preuves de dé-
» vouement, M. de la Roche-Malô me
» nomme volontairement son fils; mais
» je ne veux pas que, pour l'amour de
» moi, vous forciez son consentement.

» Ce sont de tristes liens que ceux
» qui se nouent contre l'autorité pater-

» nelle. Ayons donc courage et patience,
» mon amie. Résignons-nous, et atten-
» dons. Qui sait? Dieu ne veut peut-
» être pas bénir cette union avant que
» mon amour se fortifie et grandisse
» dans le désespoir. »

— Ainsi, dit le vieux marin en regar-
dant sa fille avec des yeux baignés de
larmes, mais cette fois c'étaient les
larmes de la joie, ainsi, tu aimes
M. Métral ?

— Oui, répondit la jeune fille en
baissant la tête.

— Et tu es aimée de lui ?

— Oui, répéta mademoiselle de la
Roche-Mâlo en rougissant.

— Et tu désires l'épouser? continua le comte.

La jeune fille ne répondit pas, mais la façon dont elle baissa la tête était une réponse bien autrement expressive que la parole!

— Tu crois que tu seras heureuse avec lui, ma chérie? demanda doucement M. de la Roche-Mâlo.

Christina baissa encore la tête affirmativement; mais que d'efforts il lui fallut faire pour cacher à son père les épouvantables terreurs que lui causait la seule pensée de ce mariage.

Toutefois, le vieux marin ne remar-

qua pas son trouble, ou s'il le remarqua, du moins il n'en comprit pas la cause.

Il l'attribua uniquement à cet effroi pudique qui saisit toute jeune fille en voyant son premier secret surpris, surtout quand celui qui le surprend est un père.

— De sorte qu'un jour ou l'autre, continua M. de la Roche-Mâlo, qui jouissait d'avance de la surprise agréable qu'il allait causer à sa fille; de sorte qu'un jour l'un ou l'autre, il allait me demander ta main?

— C'est en partie pour cela qu'il était venu ce matin, mon père, dit d'une voix émue la jeune fille.

— Et ta mère, connaît-elle ton secret?

Mademoiselle de la Roche-Mâlo hésita.

Répondre oui, c'était engager sa mère, qui pouvait entrer dans la chambre, et, interrogée par son mari, courir risque de perdre la tête et de se trahir en entendant une pareille question.

D'un autre côté, répondre non, c'était accumuler sur sa tête toute la colère paternelle, car ne pas se confier à son père aussi éloigné, c'était sans doute une faute, mais une faute pardonnable, tandis que ne pas se confier à sa mère, le confident naturel, c'était une faute irrémissible !

Mais la jeune fille n'était pas allée aussi loin pour reculer brusquement.

Elle répondit donc, quitte à encourir le courroux de son père :

— Non ! je n'ai pas confié mon secret à ma mère.

— C'est mal, ma Christina, dit doucement le comte, tu n'avais pas de meilleur conseiller. Qui t'a empêchée de te confier à elle ?

— Une puissante raison, mon père, répondit vivement mademoiselle de la Roche-Mâlo ; jusqu'à ce matin, je n'étais pas sûre de moi-même.

— Que s'est-il donc passé depuis ce

matin, pour te faire prendre une si grande résolution?

— Rien, ou à peu près, mon père ! sinon que, pendant que vous causiez avec M. Métral, j'ai beaucoup réfléchi, et je me suis résolue à vous faire aujourd'hui l'aveu de mon secret.

— C'est bien toute la vérité, ma Christina ? demanda le vieux marin en regardant sa fille.

— Oui, mon père, répondit fermement la jeune fille, en relevant la tête avec fierté et en regardant son père sans baisser les yeux.

— Eh bien ! fais-moi ta demande, dit le comte d'une voix presque enjouée, en attirant sa fille sur ses genoux.

— Mon père ! s'écria mademoiselle de la Roche-Mâlo en se jetant dans les bras de son père et en sanglottant, car la nature reprenait ses droits, et ce cœur, gonflé comme une nuée d'orage, devait, à un moment, éclater et se répandre.

— Qu'as-tu, ma chérie ? dit le comte effrayé en regardant la jeune fille et en voyant son visage baigné de larmes. Tu pleures, mon enfant ! Pourquoi pleurer ?

La jeune fille garda le silence.

— Réponds-moi, ma Christina ! poursuivit le père, on ne verse pas de si abondantes larmes, sans éprouver un

profond chagrin. Quelle est la cause de ton chagrin, ma chère fille ! Que se passe-t-il ?

— Mon père ! répondit indirectement mademoiselle de la Roche-Mâlo, vous ne m'avez pas encore pardonné !

— Est-ce qu'un baiser n'est pas un pardon ? répondit le vieux marin en embrassant sa fille à plusieurs reprises ; mais ce n'était pas l'attente de mon baiser qui te faisait pleurer. Si tu as encore la moindre tendresse pour moi, réponds-moi vite, mon enfant, car je sens que ta tristesse me gagne, et je crois que je vais pleurer aussi.

— Mon père ! mon père ! s'écria la

jeune fille en l'embrassant, je n'ai nul chagrin, je vous assure ; mais je ne suis pas bien forte , vous savez : toutes ces émotions , tour à tour causées par la tristesse et par... la joie, m'ont troublée, énervée, et je pleure comme je rirais !...

— Bien vrai ! demanda le père en la câlinant.

— Aussi vrai que je vous aime, mon bon père !

— Alors, remets-toi vite, et causons de tes affaires ; si cela te fait plaisir du moins.

— Causons de vous , mon père , dit la jeune fille, qui paraissait vouloir esqui-

ver, pour ce jour-là du moins, le véritable sujet de conversation.

— Je vais mieux dans ce moment-ci, ma chérie, répondit le comte qui ne comprit pas la tactique de sa fille, et j'irai tout à fait bien aussitôt que je te saurai heureuse. Appelle donc ta mère, car il est juste qu'elle entende ta confidence en même temps que moi.

La jeune fille souleva la portière de la chambre et disparut.

Le comte de la Roche-Mâlo n'était pas la patience incarnée, comme on a pu le voir d'après la façon expéditive dont il avait arrangé son duel avec le clerc de notaire.

Il maugréa contre les minutes qui s'écoulaient, et ne voyant pas arriver sa fille, il tira violemment le cordon de sonnette de la cheminée.

— Nous voici, mon père, dit la jeune fille en entrant dans la chambre suivie de sa mère, au moment où le comte achevait de sonner.

Christina n'avait dit que trois mots à sa mère en lui montrant la lettre qui avait causé les scènes précédentes.

Elle lui avait dit :

— Vous êtes sauvée !

Et elle l'avait, pour ainsi dire, en-

traînée, après mille efforts, jusqu'à la chambre de son père.

Elles entrèrent toutes les deux, aussi pâles l'une que l'autre, et le cœur agité par les mêmes battements.

VII

Présentations.

En voyant la comtesse pâle comme une rose blanche, M. de la Roche-Mâlo frissonna.

Un horrible soupçon lui traversa l'esprit.

Il eut peur que, pendant le temps qui s'était écoulé depuis la sortie de sa fille,

mademoiselle de la Roche-Mâlo, interrogée par sa mère sur son trouble, n'eût raconté la scène qui venait de se passer dans la chambre à coucher.

La pâleur de madame de la Roche-Mâlo ne pouvait avoir été causée que par l'infamante accusation dirigée contre elle, devant sa fille, par son mari.

Il interrogea la jeune fille du regard, mais les yeux de celle-ci étaient tournés vers le parquet.

— Un mot, ma Christina, dit-il.

Mademoiselle de la Roche-Mâlo alla à lui.

Le comte lui prit la tête, l'abaisa jus-

qu'à ses lèvres, et lui dit tout bas à l'oreille :

— Ta mère sait-elle que je l'ai soupçonnée ?

— Oui ! répondit sur le même ton la jeune fille.

— Bien ! fit le vieux marin, dont le visage s'empourpra légèrement.

Puis, la baisant au front, il lui montra le tabouret qui était à ses pieds, et lui fit signe de s'asseoir.

Puis, ayant fait signe à madame de la Roche-Mâlo d'approcher de lui :

— Christina ! dit-il, notre fille vous a

instruite de ce qui venait de se passer entre elle et moi?

— Oui, répondit d'une voix émue madame de la Roche-Mâlo.

— Et à en juger par votre émotion, continua le comte, elle vous a dit l'insultante accusation que j'avais fait peser sur vous?

— Oui, murmura la comtesse d'une voix si faible que le vieux marin l'entendit à peine.

— Eh bien ! dit le comte en se redressant lentement de toute sa hauteur, puis en se baissant et en fléchissant la jambe droite, comme s'il eût voulu s'agenouiller, puisque je vous ai accusée devant

— votre fille, ma chère femme, je vous demande pardon devant elle, au nom de la profonde tendresse que j'ai toujours eue pour vous, depuis le premier jour de notre rencontre.

— Ne vous accusez pas, mon ami ! s'écria madame de la Roche-Mâlo, honteuse d'entendre son mari lui demander pardon devant sa fille, qui savait son secret.

Elle allait continuer sur ce ton, et, emportée par un fonds de loyauté naturelle, avouer hautement sa faute ; mais la jeune fille la regardait d'un œil si suppliant, que les paroles s'arrêtèrent sur ses lèvres.

— Vous ne m'avez pas pardonné, ma chère femme, reprit le comte, toujours à demi agenouillé.

— Que... je... vous... pardonne ! murmura en bégayant madame de la Roche-Mâlo.

La jeune fille, voyant le danger de la situation, c'est-à-dire songeant que son père ne se relèverait pas tant que le mot de pardon ne serait pas prononcé, et que madame de la Roche-Mâlo n'aurait jamais la force de le dire, la jeune fille se leva brusquement, et poussant la comtesse dans les bras de son mari :

— Embrasse-le, dit-elle, c'est ainsi qu'il pardonne, lui.

M. de la Roche-Mâlo reçut sa femme dans ses bras, et l'embrassant tendrement :

— Pardon, ma chère et vertueuse femme, s'écria-t-il ; mais, aussi vrai que c'est le premier nuage qui a passé dans le ciel de notre vie, je jure devant Dieu que ce sera le dernier. Maintenant, ajouta-t-il en l'embrassant de nouveau, que je me suis accusé de mes péchés, assieds-toi près de moi, et écoutons la confession de la senora pénitente.

Ces paroles, dites avec beaucoup d'enjouement, firent passer un frisson de douleur dans le cœur des deux femmes.

Elles se regardèrent ; mais leur regard fut plus rapide qu'un éclair.

Elles baissèrent vivement les yeux : la mère par honte, la fille par pudeur.

— A vous la parole, senora Christina, dit vivement M. de la Roche-Mâlo, en offrant galamment la main à la comtesse et en la faisant asseoir auprès de lui.

Mais la senora, interpellée, ne répondit pas.

— Que se passe-t-il dans votre cœur, dona Christina ? demanda le capitaine en tendant les deux bras à la jeune fille.

— Mon père, dit mademoiselle de la Roche-Mâlo, vous savez mon secret, je veux dire ma faute. Epargnez-moi la honte de la confesser de nouveau !

— Enfant ! dit le comte en l'attirant à lui et en l'asseyant sur ses genoux, et en la caressant comme une petite fille. Où est ta faute ? N'en parle pas, si tu veux que je ne songe pas à la mienne. Lequel est le plus coupable de nous deux, de toi qui ne t'es pas assez souvenue de moi, ou de moi qui n'ai point assez veillé sur toi. Notre faute est égale, notre pardon doit être le même. Je te demande pardon de mes longues absences, ma fille.

— Oh ! mon père ! mon bon, mon cher père ! s'écria la jeune fille, en entourant de ses bras le cou du vieux marin, et en l'embrassant ardemment.

Puis, voyant dans l'ombre où elle se cachait pour dévorer ses larmes, ma-

dame de la Roche-Mâlo, la jeune fille ,
s'arrachant aux baisers de son père ,
alla vers la comtesse, et lui prenant les
mains :

— Pardon, ma mère ! dit-elle, d'avoir
aimé sans votre permission !

— Aimes-tu vraiment ? demanda la
mère profondément émue.

— J'ai cru aimer ! ma mère.

— Es-tu certaine d'être aimée ?

— Je croyais en être certaine.

— Et qui t'en fait douter, maintenant ?
interrompit M. de la Roche-Mâlo.

— Le remords de vous avoir déplu, mon père !

— N'en parlons plus, dit le vieux marin en embrassant tendrement la jeune fille. — Puisque le péché est à nous deux, ne prends pas une part plus grosse que la mienne. — A quand la cérémonie ?

— Quand vous voudrez, mon père, répondit avec tristesse mademoiselle de la Roche-Mâlo.

— Il me semble que cela t'intéresse plus que moi ?

— C'est vrai, mon père, aussi ai-je voulu dire : aussitôt qu'il vous plaira et qu'il plaira à ma mère.

— Le temps d'accomplir les formalités nécessaires ; dans trois semaines, un mois, si tu veux.

— Encore faut-il consulter mon fiancé, objecta la jeune fille.

— Naturellement, dit le comte ; c'est la moindre des choses ; mais si je connais ce garçon-là, il doit être encore plus pressé que toi.

— Pourquoi tant se hâter ? demanda madame de la Roche-Mâlo.

— On ne va jamais trop vite au bonheur ! dit le capitaine.

— C'est vrai, soupira la jeune fille.

Et voilà à quoi rêvait mademoiselle de

la Roche-Mâlo, la veille de son mariage, le soir, dans la grande salle du château, en compagnie de M. Edouard de la Roche-Mâlo, son frère, impatient de voir arriver son ami, le marquis Gaston de Gèvres.

L'espoir du jeune homme fut déçu : son ami n'arriva pas.

Le lendemain, à midi, au moment où les deux époux venaient de recevoir la bénédiction nuptiale, une chaise de poste s'arrêta à la porte du château.

— C'est lui ! s'écria Edouard en fendant la foule des parents et des amis qui entouraient les nouveaux mariés, et en se précipitant vers la porte.

Au bout d'une minute, il était dans les bras de son ami.

L'ami si vivement attendu était un beau jeune homme d'une distinction suprême.

Grand, élancé, svelte, le buste large et la taille mince, il unissait, dans un heureux mélange, aux forces que la statuaire antique donne à l'Hercule, les grâces qu'elle prête à l'Apollon.

Le visage était de la plus grande beauté. Peut-être l'expression générale était-elle un peu hautaine, dure même; peut-être la bouche était-elle trop dédaigneuse; mais ses yeux longs, profonds, étaient d'une telle douceur, qu'ils atté-

nuaient la dureté de l'ensemble, ce qui donnait à cette figure je ne sais quoi d'étrange, qui attirait l'attention, et la captivait malgré vous.

Quand il entra dans la salle où étaient rassemblés les parents, ce fut un éclat d'admiration qui partit en même temps de toutes les bouches.

Comme si un nuage eût plané au-dessus de cette réunion, l'entrée du jeune homme rendit la lumière et la sérénité.

Le jeune de la Roche-Mâlo le présenta à son père, qui subit lui-même l'impression générale.

— Voilà le mari que j'aurais choisi pour ta sœur, dit-il tout bas à son fils.

— J'avais fait le même rêve, répondit le jeune homme sur le même ton.

Puis, prenant la main de son ami, il le conduisit vers un groupe au centre duquel se trouvait mademoiselle de la Roche-Mâlo, — nous voulons dire madame Métral ; mais nous sommes de l'avis du jeune homme, ce nom de Métral nous répugne.

Madame Métral (puisque Métral il y a !) poussa un petit cri en voyant Gaston de Gèvres.

Celui-ci, par une sympathie incompréhensible pour des passants, mais parfaitement explicable pour un amoureux ou un observateur, celui-ci, disons-

nous, poussa un cri identiquement semblable à celui que venait de faire entendre la sœur de son ami.

Oui, en se voyant pour la première fois, ces deux jeunes gens ressentirent la même commotion électrique.

Ils n'eurent qu'à se voir pour s'entendre, se comprendre, se confondre et s'unir dans une même pensée.

Le cri de la jeune femme signifiait :

— Oh ! malheur ! voici l'époux qui m'était destiné !

Le cri du jeune homme équivalait à ces paroles :

— Oh ! Providence mal avisée ! tu

viens de jeter dans les bras d'un autre la seule femme que j'aurais aimée !

Cependant ce cri ne fut entendu d'aucun des invités, — les invités sont les passants des salons, — ils ont des yeux pour ne pas voir et des oreilles pour ne point entendre. Tout invité coudoie à son insu des drames dont le récit ferait blanchir ses cheveux d'invité.

Heureusement, il y a un dieu pour lui, comme il y en a un pour les honnêtes gens et pour les gens ivres.

Nul ne remarqua donc cet incident, pas même le jeune de la Roche-Mâlo, qui conduisit son ami vers un autre groupe où son beau-frère recevait les félicitations des grands-parents.

— Comment trouves-tu ma sœur? demanda-t-il à Gaston.

— Ravissante ! répondit celui-ci.

— N'est-ce pas? dit avec chaleur le frère de madame Métral. Comprend-on qu'elle ait été s'amouracher de cette espèce-là ! continua-t-il en désignant du doigt son beau-frère à son ami. Regarde-le, n'est-il pas pitoyable !

— Et tu dis que ta sœur est très-amoureuse de lui? demanda Gaston.

— Éperdûment , répondit le jeune homme.

— Elle te l'a dit ?

— Non , mais cela se voit.

— Pas trop , dit à demi-voix Gaston en regardant tour à tour la jeune femme et le mari. — Ta sœur semble très-triste.

— C'est que c'est fini. La voilà mariée pour longtemps. Il lui est bien permis de réfléchir.

— C'est plus que de la réflexion ! C'est de la méditation et de l'espèce la plus grave ! Ou je me trompe fort, ou un chagrin se mêle à son amour, et de sa joie fait une peine.

— Tu m'étonnes ! dit le jeune homme. Cependant, en la regardant bien, elle n'est pas, en effet, aussi joyeuse que son état le commande. Elle n'a pas de secret pour moi ; je la ferai parler tout à l'heure.

Gaston sourit de la crédulité de son ami.

Ainsi causant, ils arrivèrent près du groupe où M. Métral recevait les compliments des uns et des autres.

L'effet produit par Gaston sur M. Métral, et par M. Métral sur Gaston, fut semblable, dans la forme sinon dans le fond, à l'effet produit sur la jeune femme et M. de Gèvres dès son entrée dans le saion.

C'est-à-dire qu'ils poussèrent tous les deux une sorte de cri qui ne fut entendu que d'eux seuls, mais qui n'en était pas moins significatif.

Le cri de M. de Gèvres exprimait cette pensée :

— Cet homme est un ennemi.

Le cri de M. Métral voulait dire :

— Cet homme est mon maître.

Ainsi, par un phénomène psychologique dont il ne nous est pas permis d'indiquer précisément les causes, il nous est donné de discerner, à première vue, pour peu que nous ne soyions pas complètement dépourvus d'intellect, quel homme doit être notre ami, — quel autre doit être notre ennemi.

On se comprend sans rien se dire, on se sent sans se palper ; le bien va au

bien, le mal au mal, comme l'aiguille au pôle.

M. Métral, en saluant le marquis de Gèvres, que son beau-frère lui présentait, regarda le nouveau-venu à la façon dont le criminel regarde le juge.

Il se sentit deviné, découvert.

Le salut de M. de Gèvres fut si froidement poli qu'il équivalait à une impertinence.

La présentation en resta là. Ni le mari, ni le beau-frère, ni son ami ne prononcèrent une parole.

Personne n'y trouva rien à redire.

Cependant, la froideur du marquis d

Gèvres devant le nouveau marié confirma, chez M. de la Roche-Mâlo, la bonne opinion qu'il avait conçue à première vue en voyant entrer l'ami de son fils.

Il alla à lui vivement, aussi vivement du moins que le lui permit sa récente attaque de goutte, et lui présentant la main :

— Je sais, dit-il, monsieur le marquis, que vous êtes l'ami de mon fils Edouard. Quelle opinion avez-vous de lui ?

— Une opinion excellente, répondit M. de Gèvres.

— Vous croyez qu'il ira ?

— Je l'affirme !

— Et que nous en ferons un homme ?

— Sans aucun doute, il a de qui tenir, répondit le jeune homme en s'inclinant avec respect devant le vieux marin.

Pendant ce temps, le jeune Edouard de la Roche-Mâlo, sur le compte duquel roulait l'entretien du capitaine et du nouveau venu, — le jeune Edouard, disons-nous, était allé trouver sa sœur. — Il l'avait arrachée au groupe qui la saluait, et, la prenant à part, il lui avait tenu à peu près ce langage :

— Qu'as-tu, petite sœur ?

— Rien, répondit la jeune femme.

— Tu me trompes, Christina.

— Dans quel but ?

— Dans le but de ne pas m'affliger.

— Tu crois donc que je suis triste ?

— Je ne le crois pas, j'en suis sûr.

— C'est que tu me vois à travers la joie d'avoir retrouvé ton ami, dit mélancoliquement Christina, et tout te paraît triste.

— Non, Christina ; si jeune que je sois, je connais le cœur humain mieux que tu ne penses.

— Le cœur humain des hommes, tout au plus, mais le cœur humain des femmes, cher frérôt, tu l'ignores.

— Enfin, tu as un secret dont tu me refuses la confidence.

— Je n'ai pas de secret.

— Ce n'est pas l'avis de mon ami.

— Quel est donc son avis? demanda avec vivacité la jeune femme, dont le visage se colora légèrement.

— Son avis est que tu es profondément triste; il me le disait il n'y a qu'un instant. Et, à propos de Gaston, comment le trouves-tu?

— Très-bien.

— Vois-tu qu'il n'est pas si centenaire que tu disais?

— C'est vrai, dit en souriant la jeune femme.

— De façon que tu ne me reproches pas de l'avoir choisi pour ami ?

— Vraiment non !

— Et que tu montreras assez de tendresse envers moi pour le traiter en ami tout le temps qu'il va passer ici ?

— Certainement, mon frère.

— Merci , Christina mia , dit le jeune homme en embrassant sa sœur , et je te pardonne ta tristesse présente, en espérance de ton amitié future.

Nous dirons, dans le chapitre suivant, quelle était la pensée de la nouvelle mariée au moment où son frère l'interrogeait.

Nous dirons dans le chapitre suivant
quelle était la pensée de la nouvelle ma-
tière au moment où son frère l'intro-

III

On a vu dans le chapitre précédent
que le mariage d'un homme et d'une femme

Nous avons dit dans le chapitre précédent
qu'un homme et une femme se marient

pour la pensée d'être ensemble

Nous avons dit dans le chapitre précédent
qu'un homme et une femme se marient

pour la pensée d'être ensemble

VIII

**Où il est démontré que l'homme qui
fait un mariage d'argent est un homme
entretenu.**

Nous avons dit, dans le chapitre précédent, que nous révélerions aux lecteurs la pensée intime de la nouvelle mariée.

Nous nous sommes peut-être beaucoup engagés, car sa pensée est com-

plexe; mais nous avons le courage de notre opinion, et nous essaierons de la traduire avec une *honnêteté* que le latin ne brave pas toujours dans ses mots.

Interrogez la femme que vous aimez — (si elle vous aime, bien entendu!) — et demandez-lui à quoi elle rêvait étant jeune fille, soit au pensionnat, soit au couvent, soit chez sa mère.

Demandez-lui si, à quinze ans, à l'époque où la fleur de sa vie commence à entr'ouvrir sa corolle, à travers les premiers contes de fée, à travers les oiseaux qui chantaient dans le jardin de la pension, à travers les grands arbres qui étendaient leurs bras, à travers les gazons, dans la rosée du matin ou dans la

lumière des vers luisants le soir, à travers les nuées roses de l'aurore, à travers les nuages rouges du couchant. Demandez-lui si, dans le pays céleste où plane la dernière enfance, elle n'a pas entrevu, armé de toutes pièces, chevauchant sur un beau destrier, le ruban de sa reine au col, l'épée de son suzerain au bras, ce chevalier errant, ce cavalier fantastique qu'on appelle le premier amour !

Certes, nul ne le voit en chair et en os !

— Quoi ! de la chair à cet idéal ! des os à ce rêve ! — Oh ! profanation !

Le premier rêve a la douceur d'un ciel, la première illusion, la chasteté d'une étoile ; l'éclosion de l'amour est vierge comme la naissance.

Mais l'enfant grandit ! le miel du lait est trop doux pour ses lèvres ! — il prend des dents ! — il va mordre ! — il mord !

Il mord ! il est fait homme ou femme !

A qui va-t-il s'en prendre avec ses petites dents ? Au premier venu ; à moi, à vous, madame ! Il mordra pour mordre ! pour essayer ses forces ? pour les corroborer. Ne l'avertissez pas, il pleure ! Ne le menacez pas, il déchire !

Et voilà pourquoi toutes ces jeunes filles ne sont que des enfants qui, dégoûtés du lait de cette bonne nourrice qu'on appelle l'illusion, montrent leurs dents dès qu'elles se sentent en appétit de mordre.

Il était une fois une jeune fille, âgée tout au plus de quatorze ans, qui s'imagina d'aimer un jeune garçon.....

Mais non, je ne veux pas conter cette histoire-là; je dirai seulement qu'elle a aimé pendant huit ans, jusqu'au jour de son mariage, un compagnon dont, femme, elle n'aurait pas fait son portier.

1° Elle le croyait brun, et il était blond.

2° Elle le croyait musicien, et il exé-
crait la musique.

3° Et enfin, elle lui croyait de l'esprit,
et c'était un âne bête!

C'est une histoire profondément mélancolique.

Ce que je veux dire, c'est que quand mademoiselle de la Roche-Mâlo (madame Métral) se trouva dans la chambre à coucher qu'on avait destinée aux deux nouveaux mariés ; quand, seule, abandonnée de sa mère et des camarades de pension, qui lui avaient fait cortège jusqu'à sa *dernière* demeure, elle n'eut plus qu'à se préparer à recevoir son époux, un torrent de larmes jaillit de ses yeux, et elle laissa tomber sa tête sur l'oreiller en sanglotant.

Elle passa en revue tous les rêves décevants de son enfance, toutes les ineffables illusions de sa jeunesse.

Elle vit en un mot courir rapidement, au plus grand galop de sa monture, comme un éclair, le chevalier errant de ses songes, cet idéal frais et vaillant, la lance au poing, le feu dans les yeux !

Eh quoi ! au lieu de ce cavalier adorable, un monstre allait entrer, un être indigne, sans grâce et sans vergogne. Quoi ! c'était là que devaient aboutir tant de rêveries si délicieusement caressées !

— Quoi ! on n'a qu'une vie à vivre ! et c'était là le dernier mot de la vie.

Je ne sais quel vague appétit de la mort passa, en ce moment, dans le cœur de la jeune fille.

Puis tout à coup, car rien n'est plus

près du désespoir que l'espérance, tout à coup elle se leva en disant :

— Non, ce n'est peut-être pas là le dernier mot de la vie !

A quoi songeait-elle ? Un passant (malheur aux passants !) eût été bien embarrassé de le dire ; mais, en notre qualité de romancier et de sténographe du Diable, il nous est peut-être permis de le révéler.

Elle se souvint de cet élégant jeune homme, le marquis Gaston de Gèvres, qui avait produit, dès son entrée, sur elle une impression si profonde, si retentissante, puisqu'elle entendait encore les battements de son cœur, rien qu'à ce souvenir !

— Oui ! dit-elle résolûment en s'approchant de la glace et en se regardant, comme pour avoir, à défaut d'autres, elle-même pour témoin du sermon qu'elle allait faire ; oui, je jure, quoi qu'il arrive, dussé-je vivre cent ans, de n'appartenir qu'à cet homme que mon cœur m'a révélé à première vue. Je jure de n'appartenir à nul autre, et de consacrer à celui-ci les plus intimes pensées de mon cœur.

La jeune femme en était là quand on frappa à la porte.

— C'est mon mari ! dit-elle de la façon dont elle eût dit : Voici le bourreau ! du courage !

— Entrez ! dit-elle en s'asseyant sur une causeuse.

M. Métral ouvrit la porte, entra et tira le verrou.

La jeune femme frémit involontairement.

— C'est vous? dit-elle sans détourner la tête.

— C'est moi, mon amour! répondit celui-ci en laissant tomber la portière.

— Vous n'êtes pas encore couché? demanda froidement madame Métral.

Le mari ne comprit pas. Il répondit :

— Pardonnez-moi, chère amie; j'ai été mettre ma tante et le curé en voiture; mais je suis libre enfin, maintenant. Oh! que la journée m'a paru longue!

— Et à moi ! murmura la jeune femme sur un tout autre ton. — De façon, continua-t-elle, qu'il n'y a plus personne au château ?

— Tout le monde est parti.

— Excepté vous, toutefois ?

— Comment, moi ! demanda le clerc de notaire avec étonnement.

— Sans doute, vous ! A quoi songez-vous ? Il est certain que vous n'êtes pas parti, puisque vous êtes là.

— Vous voulez rire, chère amie ?

— Je n'en ai pas envie, je vous assure ; et, en passant, je vous prie de ne jamais

m'appeler *chère amie* : c'est du plus mauvais goût.

— Quels étranges propos me tenez-vous là ?

— Le propos que doit tenir toute honnête femme à l'homme qui s'attarde chez elle.

— Suis-je votre mari, oui ou non ? demanda M. Métral de plus en plus étonné.

— Non ! répondit laconiquement la jeune femme.

— Comment ! non ? s'écria le clerc de notaire stupéfait.

— Non ! répéta madame Métral ave

fermeté, non ! vous n'êtes pas mon mari.

— Certainement, c'est une plaisanterie, dit le mari, qui pâlit légèrement.

— Monsieur, dit gravement la fille du capitaine de la Roche-Mâlo, je ne plaisante jamais passé minuit, et je vous prie de remarquer qu'il est une heure moins un quart.

— De façon que vous me congédiez ?

— Il faudrait être bien sourd pour ne pas l'entendre.

— Que s'est-il donc passé depuis que vous m'avez accepté publiquement pour époux ?

— Vous tenez beaucoup à le savoir?

— J'en ai le droit.

— Croyez-moi, n'invoquez jamais votre droit.

— Ne m'avez-vous pas juré obéissance et fidélité?

— Vous êtes bien ingrat et bien mal-
adroit de m'en faire souvenir.

— Que voulez-vous dire?

— J'ai prêté un faux serment pour
vous sauver la vie!

— Je ne vous comprends pas.

— Il me suffisait de dire la vérité.

— Vous n'auriez pas laissé soupçonner votre mère !

— C'est donc sur ma piété filiale que vous avez spéculé ! Eh bien ! vous vous trompez ; j'ai été sur le point d'abjurer toute piété filiale. J'ai du sang espagnol dans les veines, monsieur : c'est vous dire que je suis remplie de fierté et de haine.

— A quoi vous eût servi de laisser accuser votre mère ? votre père était destiné à mourir.

— Qui l'avait condamné ?

— Le Hasard.

— Infamie ! s'écria la jeune femme en se levant et en regardant son mai

avec deux yeux d'où semblaient jaillir des éclairs. Infamie! répéta-t-elle. Ce n'est pas le hasard qui a condamné cet honnête homme! C'est vous! c'est votre lâcheté, c'est votre orgueil, c'est votre envie, c'est votre ambition!

— Madame! madame! vociféra le clerc de notaire, qui devint livide, et comprenant vaguement à quoi sa femme faisait allusion.

— Silence, malheureux! dit à demi-voix la jeune femme, mon père pourrait vous entendre. Voici ce que vous avez fait : quand mon père vous a dit d'écrire votre nom et le sien sur deux feuilles blanches; au lieu d'écrire le

sien et le vôtre, vous avez écrit deux fois le sien...

— Ce n'est pas vrai! bégaya le clerc de notaire.

— D'où il résulte que vous étiez assassin, continua madame Métral.

— C'est faux! hurla le mari; c'est faux!

— menteur! lâche! et assassin! dit tout bas d'une voix vibrante la jeune femme en tirant de son sein deux papiers qu'elle entr'ouvrit et qu'elle mit sous les yeux du clerc de notaire. Vous ne renierez peut-être pas votre écriture!

— Donnez-moi ces papiers, dit M.

Métral en se jetant sur sa femme pour anéantir ces pièces de conviction.

Mais la fille du capitaine, plus agile que lui, fit un saut en arrière, et saisit vivement le cordon de sonnette.

— Si vous faites un pas, dit-elle, je sonne, et je vous fais jeter par la fenêtre, misérable !

M. Métral baissa la tête.

— Qu'exigez-vous de moi ? murmura-t-il d'une voix sombre, car il voyait que tout était perdu et qu'il n'avait plus qu'à composer.

— A la bonne heure ! dit mademoiselle de la Roche-Mâlo en jetant sur son mari un regard de profond mépris ; c'est ains

que vous devez passer votre vie devant moi, honteux et courbé comme un criminel. Je vous dirai tout à l'heure ce que j'exige de vous; présentement, je continue le récit de vos infamies.

— Madame ! interrompit le clerc de notaire d'une voix suppliante.

— Taisez-vous et écoutez-moi ! dit sévèrement la jeune femme. — En voyant le mot de grisette contenu dans la lettre de ma mère, j'ai pensé que ma mère avait peut-être raison, et que vous nous trompiez toutes les deux. Je me suis donc mise à la recherche de cette femme : rien n'était plus facile ! L'adresse de la lettre, rapprochée par hasard de la note de ma fournisseuse de dentelles, m'ap-

prit que les deux écrits étaient de la même main ! Le lendemain, j'étais à Cherbourg, et j'écoutais la confession de mademoiselle Franche-Reine, ma dentelière et votre maîtresse.

— Grâce, madame ! bégaya le clerc de notaire, et croyez que, dès le premier jour où je vous ai vue, j'ai rougi d'une erreur de jeunesse impardonnable.

— Irréparable ! voulez-vous dire, interrompit mademoiselle de la Roche-Mâlo, puisque vous m'avez entraînée dans votre crime, et que, pour préserver l'honneur de ma mère et la vie de mon père j'ai été fatalement contrainte, sachant tout, à vous épouser et à contribuer ainsi

au malheur de cette pauvre fille. Résu-
mons-nous, et je vous dirai ensuite ce que
j'exige de vous.

Cette jeune fille que vous avez perdue
n'a que deux partis à prendre : ou se
tuer, ou s'acharner à vivre. L'amour de
son père la retient dans la vie ; que va-
t-elle faire ? Elle gagne à peine assez
pour elle, comment s'y prendra-t-elle
pour deux ?

— Croyez, dit vivement M. Métral,
que je subviendrai à tous ses besoins.

— Vraiment ! vous aurez l'humanité
de faire cela ! interrompit la jeune
femme en regardant son mari d'un œil
si méprisant que celui-ci baissa les yeux.
Et de quelle façon, s'il vous plaît ? Avec

quel argent? Le mien sans doute? car vous ne comptez pas, j'imagine, sur vos propres ressources. Mais ce n'est pas là que j'en veux venir, continua-t-elle en fronçant violemment les sourcils. Je suppose, comme elle en a, je crois, dessein, qu'elle quitte Cherbourg, pour ne plus entendre parler de vous, pour ne rien vous devoir. Savez-vous ce qu'elle va devenir à la merci du premier patron un peu libertin ou du premier passant un peu ivre? Elle franchira la première porte sombre qui lui sera entr'ouverte, et elle en sortira perdue à jamais, méprisée par moi, par tous, par vous-même, oui monsieur, par vous qui l'aurez conduite là. Et si sa bonne fortune lui fait rencontrer quelque vieillard ignoble, elle

sera flétrie pour jamais du nom de fille entretenue. Eh bien ! monsieur, j'affirme que cette fille flétrie justement par l'opinion publique, et toute fille ainsi qualifiée, sont mille fois moins coupables que vous, qui n'avez pas craint de vous faire entretenir par la vicomtesse de la Roche-Malo.

— Madame ! madame ! cria le clerc de notaire en bondissant sur la jeune femme comme s'il eût voulu l'étrangler.

— Eh bien ! qu'y a-t-il ? dit la fille du capitaine en croisant les bras et en le regardant fixement.

— Madame ! prenez garde ! hurla M. Métral, vous ne me connaissez pas.

— Vous voyez bien que si ! répondit

froidement mademoiselle de la Roche-Malo, puisque je vous dis que vous êtes à la fois un fourbe, un lâche, un assassin et un homme entretenu. Il me semble que je m'explique clairement. Maintenant, voici ce que j'exige de vous, pour prix de mon silence : Je veux, premièrement, que vous ne remettiez jamais les pieds ici, dans cette chambre. Vous vous logerez dans le château où vous voudrez. J'exige ensuite que vous ne me fassiez aucune observation sur la conduite, quelle qu'elle soit, que je pourrai tenir.

— Mais madame ! objecta durement le clerc de notaire.

— Mon silence est à ce prix, monsieur !

dit la jeune femme en regardant son mari d'un air hautain.

— Soit, madame ! grommela M. Métral ; vous êtes libre d'agir comme il vous plaira.

— Maintenant, dit mademoiselle de la Roche-Mâlo en tirant le cordon de sonnette, vous pouvez vous retirer. Il y a dans le petit salon du second étage un canapé dont mon père faisait parfois un lit, vous pouvez passer là la nuit, si bon vous semble. Demain, nous aviserons à un emménagement plus commode.

A ce moment, une femme de chambre entra.

— Conduisez monsieur au petit salon

du second étage, dit madame Métral, et dressez-lui un lit comme vous faites pour mon père. Bonne nuit, monsieur ! continua-t-elle en saluant légèrement de la tête son mari.

— Bonne nuit, madame ! dit sèchement M. Métral en se retirant.

.....
C'est ainsi que les deux nouveaux mariés passèrent leur nuit de noces !

LES FURTIFS 216

Roche-Malo, plus âgée qu'elle de dix ans, l'avait en quelque sorte élevée. Outre qu'un homme généralement estimé était un homme méprisable, madame de Mauves avait entendu raconter, pour ainsi dire, sa propre histoire.

IX

Le mari, la femme et l' amoureux.

On comprend l'intérêt profond que prit la duchesse de Mauves au récit du diable.

Outre que cette histoire ne lui était pas étrangère, ainsi qu'il le lui avait dit, puisque c'était l'histoire de sa cousine, presque sa sœur (mademoiselle de la

Roche-Mâlo, plus âgée qu'elle de dix ans, l'avait en quelque sorte élevée), outre qu'un homme généralement estimé était un homme méprisable, madame de Mauves avait entendu raconter, pour ainsi dire, sa propre histoire.

Son mari n'était-il pas menteur, lâche, assassin, et entretenu par elle, comme le clerc de notaire par mademoiselle de la Roche-Mâlo ? (Nous lui garderons, si vous voulez bien, lecteur, son nom de jeune fille ; elle en est digne à tous les titres). Ne s'était-elle pas dévouée, sacrifiée pour son père, comme sa cousine Christina pour le sien ?

Où la ressemblance cessait entre les

deux femmes, c'était dans la rencontre du héros vengeur !

Et cependant, n'avait-elle pas, elle aussi, été sympathiquement impressionnée à première vue, quand, ouvrant les yeux, elle avait aperçu, jeune, beau, triste, rayonnant doucement dans l'ombre, le personnage qui jouait auprès d'elle, avec une imperturbable aisance, ce rôle difficile de démon ?

Malheureusement, une pierre arrêta ce ruisseau à sa source. — Cinq mots dissipèrent le rêve !

Il avait dit : Je ne vous aimerai jamais !

— En aimait-il une autre !..

— Ainsi, dit la duchesse de Mauves,
— interrompant le récit du jeune homme, — ma pauvre cousine Christina a été victime d'un scélérat et d'un traître, et je n'en ai jamais rien su, et pas un mot d'elle n'a trahi son secret. Heureusement que ces crimes-là sont rares !

— Rares, madame la duchesse ! dit Christian en hochant légèrement la tête, voilà bien un propos d'honnête femme. Attendez !... — nous commençons le voyage, nous sommes à peine au premier relais.

— Je vous écoute, dit madame de Mauves.

Christian reprit :

— A partir de cette nuit de noces, la vie de mademoiselle de la Roche-Mâlo est une longue épreuve, où le devoir lutte avec la passion dans un duel terrible.

M. de Gèvres aime mademoiselle de la Roche-Mâlo, mademoiselle de la Roche-Mâlo aime M. de Gèvres.

Quant au mari, il est devenu notaire, conseiller municipal, député et décoré.

Mais cette flétrissure que lui a imprimée sa femme, il a voulu l'effacer.

Il s'est fait intéresser dans l'affaire des salines de B. ., dans les charbons de

G..., dans les carrières de D...; il a prêté son nom à deux ou trois inventeurs; il vole de ses propres ailes; il est devenu banquier et colonel de la garde nationale!

Certes, le chemin a été rude; certes, il s'est meurtri les pieds aux cailloux et les mains aux épines de la route, mais il est arrivé!

Les notabilités politiques de tous les partis assiègent, une fois par semaine, ses salons.

Il a huit tables de jeu sur le tapis desquelles il fait voltiger les billets de mille francs avec la conscience de l'homme qui ne doit sa fortune qu'à ses œuvres.

— Je suis fils de mes œuvres, dit-il, quand on l'interroge sur son passé ; je me suis fait ce que je suis ; je ne dois rien à personne ; je suis fils d'un paysan ; je suis venu à Paris en sabots ! etc.

C'est vrai qu'il était venu une fois à Paris avec des bottes éculées !

Mais il n'est pas permis à tout le monde d'aller à Corinthe, dit le vieil adage de la grammaire de Lhomond.

Un jour, la Banque fut à deux doigts de sauter.

Sauter de si haut, c'était un saut périlleux, mortel, peut-être.

Comment pensez-vous qu'il s'en tira ?

Comme il devait s'en tirer, par une lâcheté épouvantable. Nous disons lâcheté pour ne pas dire plus.

Sa femme ne se plaignait pas ; elle gardait profondément enfoui en elle le secret de ses menées. Il ne l'avait pas entendue une seule fois gémir de sa destinée : loin de là, elle paraissait heureuse ! Heureuse, elle, sa femme, son témoin, son juge, son ennemi juré ! Heureuse ! quand il aurait voulu lui faire subir mille tortures en souvenir de l'affront qu'elle lui avait fait supporter.

Le bonheur de cette pauvre femme venait d'une cause bien simple, d'une source bien pure.

Elle aimait !

Ne vous effrayez pas, elle aimait saintement, chastement, avec passion, mais avec mystère, l'homme qu'elle avait juré, devant sa glace, d'aimer éternellement.

Ils s'étaient vus rarement. Ils s'étaient rencontrés par hasard, un jour au bal, un autre jour au bois ; une fois à Dieppe, une autre fois à Genève ; à une exposition de peinture ou à une exposition de fleurs. Que sais-je ! partout où vont les gens qui s'aiment, et qui se rencontrent sans se chercher.

Ils se saluaient, de loin, timidement, en rougissant, comme deux enfants de

castes différentes, que la sympathie rapproche et que la famille sépare.

L'année dernière, cependant, par une des plus chaudes journées de l'été, mademoiselle de la Roche-Mâlo était assise, cherchant la fraîcheur sous les grands marronniers des Tuileries.

A côté d'elle, assis, la tête adossée contre un arbre et tournant le dos à la jeune femme, était assis M. de Gèvres, cherchant comme elle la fraîcheur.

Soit influence du voisinage, soit influence atmosphérique, au bout d'un instant mademoiselle de la Roche-Mâlo se sentit prise de tremblements si convulsifs, qu'elle se leva précipitamment et

s'appuya contre l'arbre derrière lequel M. de Gèvres était assis.

Celui-ci se leva vivement.

Il aperçut la jeune femme pâle comme la dentelle de son col, chancelante, et menaçant de tomber sur le sol.

Gaston ne la reconnut pas tout d'abord.

Il lui prit les deux mains, l'étendit sur la chaise et poussa un cri d'étonnement en la reconnaissant.

Mademoiselle de la Roche-Mâlo revint quelques instants après à elle.

On comprend sa stupéfaction quand en ouvrant les yeux, elle aperçut à ses

genoux, lui frottant les mains pour rappeler la chaleur, celui dont son cœur était si plein.

Il y eut un moment de silence d'une douceur et d'une expression indéfinissables. Le silence est la langue de l'amour, comme le regard en est la musique. Ils se regardèrent ainsi longuement, silencieusement, étroitement pour ainsi dire ! On eût dit qu'ils s'enlaçaient, tant ce regard semblait une étreinte.

Toutes les années passées, les fêtes de leurs rencontres, les deuils de leurs absences, leurs illusions et leurs désespoirs, leurs désirs innomés, leurs rêveries intimes, tout ce qui fait la joie et la tristesse de l'amour inassouvi, fut résumé

dans ce double regard, qui semblait n'en faire qu'un, tant la flamme qui jaillissait des yeux de l'un rencontrait sur son passage la flamme des yeux de l'autre, et se confondait avec elle.

— Vous ! dirent-ils tous les deux, en même temps, car, n'ayant qu'une même pensée, ils ne devaient avoir qu'une même note pour l'exprimer.

Ce fut le jeune homme qui commença le concert.

Ils ne s'interrogèrent pas sur le hasard qui les avait réunis. Ils ne se demandèrent pas si les uns ou les autres des passants (toujours les passants maudits !) pouvaient les apercevoir. Ils n'échangèrent nulle explication ; ils ne ma-

nifestèrent nulle crainte. Ils n'eurent qu'à se regarder, à voir qu'ils s'aimaient, et à se le dire !

Ce fut une adorable symphonie à deux, chantée au murmure des feuilles et des oiseaux, et au parfum des fleurs du jardin.

Nous ne tenterons pas de la faire entendre aux lecteurs. Ceux qui ont aimé nous comprennent, et ceux qui n'ont pas aimé ne nous comprendraient pas.

Ils s'étaient rencontrés à deux heures, à peine en était-il cinq, et voici qu'il fallait se séparer : trois heures avaient passé comme une minute.

— Quand nous reverrons-nous ? de-

manda vivement le jeune homme en voyant mademoiselle de la Roche-Mâlo se lever.

— Jamais ! répondit-elle ; jamais par ma propre volonté, du moins, ajouta-t-elle, comme pour corriger ce que le mot jamais avait de terrible.

— Ainsi, c'est la première et la dernière fois que nous aurons échangé nos pensées ? demanda d'une voix triste M. de Gèvres.

— Oui ! fit de la tête la jeune femme, il le faut.

— Hélas ! soupira Gaston.

— Écoutez, mon ami, dit mademoi-

selle de la Roche-Mâlo, qui se rassit en voyant la tristesse du jeune homme. Nous ne pouvons pas nous séparer aussi tristement. Je ne veux pas qu'il vous reste de notre entrevue l'ombre d'une peine, quand j'emporte, moi, pour ma part, des trésors de félicité.

— Oh ! mon amie ! mon amie ! s'écria Gaston.

— Écoutez-moi ! interrompit la jeune femme. Je vous aime profondément, passionnément, éperdûment. Mais je vous aime avec dévotion ! Vous êtes pour moi l'objet d'une adoration, d'un culte. Ma vie est à jamais liée à la vôtre, et si vous mouriez, je mourrais. Voilà comment je vous aime, et j'ajoute, pour ex-

primer notre situation vis-à-vis l'un de l'autre, que votre amour est égal au mien.

— Oh ! ma bien-aimée, dit avec passion M. de Gèvres, dans les yeux duquel étincelaient les larmes du bonheur !

— Attendez, je n'ai pas achevé ! dit mademoiselle de la Roche-Mâlo en arrêtant l'élan amoureux du jeune homme. Nous voici d'accord sur le sujet principal de nos rapports, sur notre amour. Maintenant, quelles doivent être et quelles peuvent être nos relations ? Nous n'avons que deux partis à prendre : ou braver l'opinion du monde et aller nous enfouir dans quelque retraite isolée, ou continuer à ne nous voir que

quand la Providence nous en fournira l'occasion. Il y a bien un troisième parti qui concilierait tout en apparence, ce serait de vous recevoir chez moi. Mais je ne vous le propose pas, comme étant indigne de vous et de moi. Si vous connaissez un quatrième parti, dites-le, mon ami, et je l'accepte les yeux fermés.

— J'en connais un ! s'empressa de dire le jeune homme.

— Lequel ?

— Les lettres.

— Je n'avais pas songé à ce moyen, dit la jeune femme en rougissant.

— L'acceptez-vous ?

— Aveuglément, je vous l'ai dit.

— Ainsi, vous me permettez de vous écrire ?

— Je vous y contrains, mon ami !

— Et vous me répondrez ?

— Lettre pour lettre, ligne pour ligne, mot pour mot.

— Maintenant, dit M. de Gèvres en regardant amoureusement mademoiselle de la Roche-Mâlo, ne voyez-vous nulle façon de sceller notre union ?

— Si ! dit la jeune femme en relevant son voile et en tendant son front, sur le-

quel Gaston déposa le plus chaste baiser qui soit jamais sorti d'une bouche humaine.

La jeune femme se releva en frissonnant.

— Maintenant, adieu ! dit-elle, j'emporte du bonheur pour toute ma vie !

Et voilà pourquoi mademoiselle de la Roche-Mâlo portait sur la figure cet air de bonheur qui affligeait tant son mari.

Une fois sur la piste du bonheur de sa femme, il se mit en quête pour en découvrir l'auteur.

Il la suivit, il la fit suivre au théâtre, au concert, au bal, au bois ; il n'eut pas de repos, dans cette chasse à courre,

qu'il n'eût trouvé le gibier qu'il poursuivait.

Il le trouva enfin !

Un jour, il entra dans la chambre de sa femme, en disant :

— Je sais tout ! j'ai trouvé ! *Eureka !*

Pauvre Archimède !

— Qu'avez-vous trouvé ? demanda froidement la femme. Que savez-vous ?

— J'ai trouvé, répondit le mari, les preuves de votre culpabilité. Je sais que vous aimez !

— Eh bien ! après, monsieur !

— Vous exposez notre nom à la risée publique.

— Vous voulez tout au plus dire le vôtre !

— Le vôtre ou le mien, peu importe !
Vous me compromettez.

— Quand ce serait ! Avouez que vous méritez davantage !

— Je vous traînerai devant les tribunaux !

— Je vous en défie !

— Vous ne savez pas de quoi je suis capable.

— Si ! je sais que vous êtes capable de faire faillite, et voilà pourquoi vous ne me traînerez pas, selon votre expression, devant les tribunaux. Si vous ob-

teniez la séparation, vous n'ignorez pas que vous seriez pauvre comme Job, et que les actionnaires de la Société Métal et C^e vous traduiraient devant la cour d'assises. Vous savez pourquoi ! Que voulez-vous donc ? et pourquoi vous êtes-vous permis d'entrer dans ma chambre sans ma permission ?

— Vous aimez M. Gaston de Gèvres ?

— C'est vrai.

— Vous l'aimez avec passion ?

— Vous avez dit le mot.

— Vous l'avouez ! s'écria M. Métal, stupéfait de la franchise de sa femme, qu'il prenait pour de l'impudence.

— Je l'avoue hautement ! répondit la jeune femme. Après ?

— Vous voyez bien qu'avant peu je serai la fable de tout Paris.

— Quand ce serait, je vous le répète, qu'y puis-je faire, monsieur ?

— Vous pouvez au moins aller cacher vos intrigues, dit avec fureur M. Métral, loin des yeux de votre mari.

Ce mot d'*intrigues* fit pâlir un moment la jeune femme.

— Je comprends votre pensée, monsieur, dit-elle fièrement. Vous m'encouragez au mal ; seulement, comme vous ne voulez pas en sembler complice, vous

voulez m'envoyer loin d'ici; je ne quitterai pas l'hôtel. Libre à vous, par conséquent, de vous éloigner, pour ne pas voir mes intrigues, comme vous dites.

— Morbleu ! madame, s'écria avec rage le clerc de notaire, je ne consentirai pourtant jamais à être témoin d'une pareille conduite.

— Parions, monsieur, que vous y consentez ! dit mademoiselle de la Roche-Mâlo, en croisant fièrement ses bras et en regardant son mari.

— Madame ! balbutia celui-ci tout troublé.

— Vous avez invité M. de Gèvres, dit

sourdement la jeune femme, à vos soirées du samedi. M. de Gèvres a refusé ! Vous êtes allé le voir, et vous l'avez invité de vive voix ; M. de Gèvres a refusé encore ! Enfin, vous l'avez fait inviter par mon frère, et M. de Gèvres a accepté, parce que vous lui avez écrit qu'il pouvait vous rendre un grand service. Vous l'attendez en ce moment, et je vous trouve, par conséquent, bien impudent de me dire que j'aime M. de Gèvres.

A ce moment, on frappa à la porte de la chambre à coucher, et un domestique vint annoncer à M. Métral que le marquis de Gèvres l'attendait dans son cabinet.

Cette nouvelle remplit sans doute de joie le cœur de l'ex-clerc de notaire, car,

involontairement, son front se dérîda, et il quitta la chambre à coucher de sa femme en souriant.

— Infamie ! murmura, en tombant sur un canapé, mademoiselle de la Roche-Mâlo, qui comprit l'expression sinistre de ce sourire.

involontairement, son front se dérida, et
il quitta la chambre à coucher de sa
femme en souriant.

— Infâmes! murmura, en tombant sur
un canapé, mademoiselle de la Roche-
Malo, qui comprit l'expression sinistre
de ce sourire.

se jouent dans presque tous les appartements dont la femme a fourni les meubles ! N'est-ce pas étrange, en effet... n'est-ce pas le comble de la folie humaine, le dé-

X
tournement et le mépris de la loi naturelle que la Force, c'est-à-dire l'homme, s'appuie sur la faiblesse et demande aide

et **Ventre affamé n'a pas d'oreilles**

Nous n'avons rapporté, dans le chapitre précédent, la conversation qu'échangèrent entre eux M. et madame Métral, que pour donner un spécimen des scènes qui se jouaient presque chaque jour entre ces deux personnages.

Hélas ! c'est le spécimen des scènes qui

se jouent dans presque tous les appartements dont la femme a fourni les meubles ! N'est-ce pas étrange , en effet , n'est-ce pas le comble de la folie humaine, le détournement et le mépris de la loi naturelle que la Force, c'est-à-dire l'homme, s'appuie sur la faiblesse et demande aide et grâce à la femme qu'il a mission de protéger !

On comprend le but de M. Métral, en invitant M. de Gèvres.

Premièrement, M. de Gèvres était marquis, et c'était un rêve que d'entendre annoncer dans son salon :

— Monsieur le marquis de Gèvres.

Quel est donc cet homme étonnant ?

devaient murmurer les actionnaires, en parlant du maître de la maison, qui peut, tout bourgeois qu'il est comme nous, attirer à lui un des plus illustres représentants de la noblesse française.

Certainement, quelque esprit fort, parmi les invités, pouvait dire à ceux qui s'étonneraient de voir l'aristocratie frayer si courtoisement avec la finance : Connaissez-vous madame Métral ? C'est une femme charmante, jeune, belle et distinguée. Peut-être le marquis de Gèvres s'encanaille-t-il parmi nous à cause d'elle !

Sans doute, ce murmure moins que flatteur pouvait arriver aux oreilles du maître de la maison. Mais un proverbe le

dit : ventre affamé n'a pas d'oreilles. Ce qu'un illustre poète, en apprenant cette sombre histoire, avait traduit ainsi :

— Vends ta femme et n'aie pas d'oreilles !

Mais forcer M. de Gèvres à venir à ses soirées n'était, pour M. Métral, que prendre une bonne route pour arriver plus sûrement et plus rapidement au but.

Il était plus intéressé qu'orgueilleux, cet ex-clerc de notaire, plus sensuel qu'ambitieux ; il désirait avant tout jouir de la vie. La fortune lui semblait l'arbre le plus fertile de la terre promise. Il en voulait secouer toutes les branches, en éparpiller toutes les fleurs, en savourer tous les fruits.

Foin de la philosophie ! Raca sur la politique ! sur la science ! sur l'art ! Jouissons ! La philosophie et la politique, la science et l'art ne sont que des rêveries creuses, tout au plus des moyens, mais non le but ! Le but, c'est de jouir ! Vivent les riches ! meurent les pauvres !

Or, nous l'avons dit, la banque allait sauter.

Les actionnaires gémissaient tout haut. Les journaux avertissaient tout bas. On flairait vaguement un sinistre dans l'air ! L'argent manquait ! Le crédit allait être tout-à-fait fermé !

Que faire ? Où trouver des capitaux ? Quel os allait-on donner à ronger à tous

ces malheureux qui venaient aboyer jusque dans la cour de l'hôtel ?

Une idée lumineuse traversa le cerveau de ce banquier aux abois.

M. de Gèvres était riche ; M. de Gèvres avait deux millions au soleil, sans parler d'immenses biens qu'il possédait au Texas, récompense qui lui avait été décernée pour la part glorieuse qu'il avait prise dans les guerres de ce pays.

M. de Gèvres pouvait donc le sauver, nous voulons dire rétablir son crédit et lui ouvrir de nouveau la porte des jouissances qu'il convoitait.

Mais , comment l'attirer ? — Sans doute, sa femme pourrait le faire ? mais

elle s'y refuserait; — et comment l'y contraindre?

De là naquit la première idée de l'inviter à ses soirées du samedi. — Puis la visite. — Efforts infructueux! — Enfin la pensée lui vint que le frère était un moyen neutre et en même temps un moyen sûr, pour faire tomber l'amoureux de sa femme dans le piège.

En vérité, amis lecteurs, les gentils-hommes de nuit qui arrêtent les voyageurs sur les grandes routes sont beaucoup moins coupables, et risquent beaucoup plus que ce bourgeois entretenu.

Vous souvenez-vous de cette grande

pièce de notre grand et cher Hugo, qu'on appelle le *Roi s'amuse*? Vous rappelez-vous cette admirable scène chez Saltabadil :

J'ai ma sœur Maguelone, une fort belle fille, etc.

Vous souvenez-vous de ce frère et de cette sœur? Voyez-vous d'ici les scènes qui se jouent dans le logis? La femme est le gluau où vont se prendre les galants.

C'est horrible, n'est-ce pas?—Eh bien! je voudrais vous laisser un peu de ce frisson qu'on ressent en sortant du logis de Saltabadil. Je voudrais que vous le maudissiez, car cet homme dont je raconte l'histoire m'épouvante! — Mais poursuivons :

Il arriva à son but, comme nous l'avons dit à la fin du chapitre dernier.

Sur son invitation pressante, sur une demande de services, M. de Gèvres vint le voir.

Nous allons suivre le clerc de notaire dans son cabinet.

— Je suis confus, monsieur le marquis, dit-il en entrant et en s'inclinant humblement devant le jeune homme, de la peine que vous avez prise de venir jusque chez moi. Croyez qu'il n'a pas dépendu de moi de vous l'éviter. J'ai eu l'honneur de me présenter trois fois à votre hôtel, où vos gens m'ont appris que vous étiez à la chasse !

— En effet, monsieur ! dit froidement M. de Gèvres ; j'étais à la chasse ; je suis arrivé ce matin, et je me suis rendu à votre invitation.

— Je vous en remercie bien sincèrement, monsieur le marquis, dit M. Métral, en s'inclinant de nouveau, et en présentant un siège au jeune homme.

— De quoi s'agit-il ? demanda celui-ci, honteux de la basse flagornerie de son hôte.

— Edouard a dû vous dire, monsieur le marquis, que, connaissant l'intérêt que vous portez à ma famille, — et il appuya sur ce mot famille, — je m'étais promis

de vous adresser une requête, dont il m'a promis de vous indiquer le sujet.

— M. Edouard de la Roche-Mâlo, dit le jeune homme, humilié pour son ami, que ce misérable l'appelât Edouard tout court; M. Edouard de la Roche-Mâlot, dit-il, m'a parlé, en effet, du service que je pouvais vous rendre. Permettez-moi de vous demander à mon tour à quel titre vous me demandez un service, à moi qui ne suis point trafiquant et que vous ne connaissez pas ?

-- Je vous le dis, monsieur le marquis, il m'a semblé que l'intérêt que vous portiez à ma famille m'autorisait en quelque sorte à vous faire cette demande.

— Je ne connais qu'un seul membre de votre famille, monsieur; c'est M

Edouard de la Roche-Mâlo. Est-ce de lui que vous voulez parler ?

— C'est, en effet, du frère de ma femme que je voulais parler. Je sais l'affection que vous lui portez, et j'ai cru pouvoir, sans trop de honte, avoir recours à votre bonté.

Le marquis de Gèvres comprit la pensée du mari de mademoiselle de la Roche-Mâlo.

— Cet homme est un grand misérable ! songea-t-il.

Puis, le regardant froidement, et se disposant à se retirer :

— Je regrette, monsieur, dit-il, de ne

pouvoir vous rendre le service que vous me demandez ; mais je n'entends rien aux affaires d'argent, et je désire rester dans mon ignorance.

— Pardon, monsieur le marquis, dit vivement le banquier, voyant que sa proie allait lui échapper, Edouard ne vous a donc pas tout raconté ?

— M. de la Roche-Mâlo m'a dit que vous m'offriez de très-gros intérêts pour placer chez vous un million.

— Des intérêts magnifiques, monsieur le marquis !

— Je n'en doute pas, monsieur. Mais je vous répète que je désire rester dans mon ignorance native en matière d'ar-

gent. J'ai donc l'honneur de vous saluer.

— Pardon encore, monsieur le marquis, je vois qu'Edouard ne vous a pas tout dit. Si d'ici à huit jours je n'ai pas trouvé un million, je fais banqueroute... Je n'ai donc que deux partis à prendre : ou me sauver en Belgique — ou me tuer.

-- Eh bien ! monsieur, tuez-vous, dit froidement M. de Gèvres.

M. Métral frissonna involontairement à la pensée que la vie d'un homme tel que lui était de si peu d'importance pour le jeune homme.

— Me tuer ! monsieur le marquis, reprit l'ex-clerc de notaire en hochant la

tête et en regardant M. de Gèvres avec ironie ; me tuer ! c'est bientôt fait et surtout bientôt dit ; mais je laisse derrière moi une famille à la fois pauvre et déshonorée.

Ici Gaston pâlit légèrement. Il comprit le piège, mais il résolut d'y tomber, M. Métral pouvant, sinon se tuer (il n'y songeait pas), du moins se sauver en Belgique et laisser sa famille sous le coup d'une accusation de banqueroute frauduleuse.

L'ex-clerc de notaire sourit imperceptiblement en voyant la pâleur de Gaston. Il le regarda en dessous, d'un air qui signifiait : Tu es pris, mon bonhomme ! Je te tiens, et tu ne m'échapperas pas !

— Je vous comprends, monsieur, dit M. de Gèvres en regardant le banquier d'un œil sévère, et quelque désir que j'aie de n'entreprendre aucune espèce d'affaire, je me vois forcé, bien contre mon gré, de faire ce que vous me demandez.

Laissez-moi croire, monsieur le marquis, dit ironiquement M. Métral en se frappant la poitrine, que c'est un peu pour moi, pour obliger un galant homme, que vous prenez cette bonne résolution.

— Vous vous trompez, monsieur, dit dédaigneusement Gaston, ce n'est nullement pour vous ; votre position personnelle ne m'intéresse en aucune façon.

Ici M. Métral se mordit les lèvres.

Gaston continua :

— Revenons à ce service que vous me demandez. De quelle somme avez-vous besoin ?

— D'un million, monsieur le marquis ; avec un million je me tirerai d'affaire.

— Quand avez-vous besoin de cet argent.

— Le plus tôt possible, monsieur le marquis.

— Vous l'aurez demain ! Je vous salue.

— Ah ! monsieur le marquis, vous ne partirez pas sans recevoir mes remer-

ciements et les actions de grâce d'une famille que votre noble cœur tire du déshonneur et de la misère. — Si vous le permettez, monsieur le marquis, je vais faire appeler ma femme. Le cœur des femmes contient des trésors de reconnaissance.

—C'est inutile, monsieur, dit avec mépris Gaston, rougissant pour ce mari qui vendait si basement sa femme ; je vous répète que vous ne me devez aucune reconnaissance, car je ne fais rien pour vous.

Il salua d'un air hautain l'ex-clerc de notaire et se retira. Derrière lui, le banquier poussa un éclat de rire cynique.

— Imbécile ! niais ! disait-il en regardant sortir le jeune homme ; je te tiens, toi et ta fortune, et je ne vous quitterai qu'à bonne enseigne.

En effet, au bout de six mois, le premier million englouti, M. Métral fit appel au second million de M. de Gèvres, en lui disant :

— Ce n'est plus à votre cœur que je m'adresse ; vous m'avez répété sur tous les tons que vous ne faisiez rien pour moi. C'est à votre intérêt, il me faut votre second million pour rattraper le premier. En d'autres termes, je ruine et je déshonore de nouveau ma noble famille, si d'ici huit jours je n'ai pas trouvé un million ; vous comprenez que j'ai dû

vous avertir. Vous avez agi si loyalement avec moi, que j'ai cru devoir vous renseigner le premier sur ma fâcheuse position.

Le marquis de Gèvres donna son second million, c'est-à-dire qu'il hypothéqua pour un million la terre et les immenses biens de mademoiselle Aloyse de Gèvres, sa tante.

Le second million alla rejoindre le premier ! Où ? nous ne saurions le dire présentement.

M. de Gèvres fut complètement ruiné.

Sans doute, il pouvait aller vivre chez sa tante Aloyse ; mais nous savons quel aimant l'attirait à Paris.

Il résolut donc de vivre avec les quinze ou vingt mille francs qui lui restaient. Mais, trop fier pour étaler sa pauvreté, il alla l'enfouir dans un modeste logis du quartier latin.

Il va sans dire que mademoiselle de la Roche-Mâlo ignorait l'ignoble métier auquel se livrait son mari.

Mais elle ne devait pas tarder à l'apprendre.

Un matin, M. Métral entra tout joyeux et se frottant les mains en disant :

— Je viens de la salle des ventes où j'ai acheté quatre tableaux flamands, faisant partie de la riche collection de M. le marquis de Gèvres. Il faut que le jeune

homme ait bien besoin d'argent pour se défaire de ces précieuses peintures. Du reste, je ne suis point surpris, on dit ce jeune homme fort dissipé.

Le lendemain, c'étaient les chevaux de M. de Gèvres qu'il avait vu vendre; un autre jour, le mobilier. Enfin un jour, à déjeuner, il poussa un cri de joie en lisant les *Petites-Affiches*. Il venait de lire l'annonce de la vente de l'hôtel de Gèvres.

— Par ma foi ! s'écria-t-il, il vend aussi son hôtel; il faut que ce pauvre diable soit absolument ruiné : je disais bien que c'était un garçon fort dissipé.

Mademoiselle de la Roche-Mâlo en-

tendait tous ces propos sans sourciller.

Trop confiante en son amoureux pour croire que la dissipation était la cause de sa ruine, trop aimante pour que cette ruine, si elle était réelle, ne la touchât pas profondément, elle résolut d'interroger Gaston, et le lendemain elle lui écrivit pour lui demander l'explication de ces ventes successives.

M. de Gèvres répondit :

- « Mon amie, on ne vous a pas trompée,
- » je suis ruiné... ruiné absolument!
- » ruiné de fond en comble! ruiné sans
- » ressources et sans espoir, et contraint,
- » par suite, à faire argent de tout!
- » Mais, rassurez-vous, mon amie, j'ai

» encore une richesse que nul ne m'en-
» lèvera, c'est un amour profond, in-
» fini; vous savez pour qui !

» Quant à la cause de ma ruine, elle
» est bien simple. — Tout le monde joue
» à la Bourse aujourd'hui. J'ai voulu
» faire comme tout le monde : j'ai joué,
» j'ai perdu. Je suis ruiné ; c'est bien
» fait, c'est ma faute. Ne me plaignez
» pas ; en revanche, aimez-moi davan-
» tage ! »

Cette lettre, loin de diminuer les
craintes de mademoiselle de la Roche-
Mâlo, ne fit que les augmenter.

Elle essaya de tirer d'autres éclaircis-
sements, mais en vain. M. de Gèvres ré-

pondit invariablement qu'ayant joué, il avait mérité son sort.

Elle devait apprendre le lendemain la véritable cause de la ruine de son amoureux.

Nous dirons dans le chapitre suivant de quelle façon M. Métral s'y prit pour l'en instruire.

pouit invariablement d'un jour, il

avait mérité son sort.

Il ne faut point se tromper ;

Elle devait apprendre le lendemain la

véritable cause de la ruine de son salon.

Le lendemain, à huit heures, elle se

leva, et se dirigea vers le salon.

Nous dirons dans le chapitre suivant

de quelle façon M. Métais y prit pour

son instruction.

Le salon était en état de

recevoir les invités.

Les invités étaient

en grand nombre.

M. Métais était

en grand état d'âme.

Il se sentait

très content.

Il se sentait

très content.

Il se sentait

très content.

Il se sentait

très content.

Il se sentait

très content.

XI

La donation.

Le lendemain, après le déjeuner, M. Métral demanda à sa femme la faveur d'un entretien.

La jeune femme y consentit de mauvaise grâce et le suivit dans son cabinet.

— Madame, dit-il, avant de vous parler de la grave affaire pour laquelle j'ai

eu l'honneur de vous demander un entretien, je dois m'excuser de quelques paroles brutales que j'ai prononcées devant vous, au sujet de M. le marquis de Gèvres. Je les regrette, je les retire, et je vous en demande pardon.

— Si c'est pour me parler de M. de Gèvres que vous m'avez fait demander un entretien, dit la jeune femme en regardant son mari, afin de découvrir sa pensée, je vous prie, monsieur, d'en rester là; je ne me sens pas d'humeur à vous suivre sur ce terrain.

— M. de Gèvres ne sera pas le sujet de notre entretien, interrompit M. Métral; je n'ai qu'un mot à vous dire sur lui : à savoir, qu'il a agi dans ces der-

niers temps, envers moi, qu'il connaissait à peine, avec une grandeur d'âme telle, qu'elle me fait rougir d'avoir eu de lui une si mauvaise opinion, et de vous l'avoir exprimée avec tant de dureté.

— Après, monsieur? dit mademoiselle de La Roche-Malo, à cent lieues de comprendre où il en voulait venir.

— Mon but est d'obtenir votre pardon, afin de vous rendre plus indulgente envers moi.

— Soit, monsieur, je vous pardonne!... Ensuite?

— J'ai été trompé par des commettants en qui j'avais toute confiance ; j'ai

fait, en un mot, de mauvaises affaires, et je suis prêt à déposer mon bilan si je ne trouve pas l'argent nécessaire pour réparer cet échec.

— En quoi puis-je vous être utile, monsieur ?

— Voici une bonne parole, madame, et dont je vous remercie cordialement.

— Parlez, monsieur.

— Vous pouvez me tirer d'affaire !

— De quelle façon ?

— En me faisant abandon de tous vos biens.

La jeune femme, en entendant ce mot,

regarda son mari. Celui-ci involontairement baissa les yeux.

Mademoiselle de la Roche-Mâlo n'était pas de première force en matière d'affaires. Toutefois, elle flaira le piège et elle résolut de se tenir sur ses gardes.

— Je ne vous comprends pas bien, monsieur ! dit-elle. N'avez-vous pas la jouissance et la gérance de tous mes biens ? N'est-ce pas vous qui faites les baux avec les fermiers, qui touchez les loyers ? De quel abandon parlez-vous donc ?

— J'ai besoin, dit M. Métral, pour parer le coup qui me menace, d'un très-gros capital, sans lequel je suis con-

traint inévitablement de faire faillite, et de porter ainsi le trouble et le déshonneur dans une famille pour laquelle je professe le plus profond respect.

— De quelle famille parlez-vous donc, monsieur ? demanda mademoiselle de la Roche-Malo.

— De la vôtre, madame, répondit froidement le banquier.

— Ainsi, mon pauvre père peut être déshonoré ?

— Hélas ! soupira mélancoliquement M. Métral en levant les yeux au plafond.

— Mais c'est horrible, monsieur ! s'écria en frémissant la jeune femme.

— A qui le dites-vous, madame? répondit le banquier sans montrer la moindre émotion.

Le sang-froid de son mari éveilla de plus en plus la défiance de mademoiselle de la Roche-Mâlo. Elle médita un moment, et reprit ainsi :

— De façon que, pour éviter le dés-honneur, vous me demandez le sacrifice de toute ma fortune?

— Nous l'avez dit, madame.

— Mais si, après vous avoir abandonné tous mes biens, vous essayez encore un nouvel échec dans vos affaires, qu'arrivera-t-il, monsieur?

— Je ne sais pas prévoir les malheurs de si loin, débita tragiquement le banquier.

— Permettez-moi de les prévoir pour vous, monsieur. Sous prétexte de ne pas déshonorer mon père, vous voulez me faire courir les risques de plonger ce vieillard dans la misère.

— Je vous répète, madame, que je n'ai pas une vue si longue.

— Soit, monsieur. Je dois donc l'avoir pour deux.

— Que voulez-vous dire? demanda le banquier, qui pâlit en voyant la résolution empreinte sur la figure de sa femme.

— Je refuse, répondit mademoiselle de la Roche-Mâlo.

— Mais ce coup peut tuer votre père.

— Erreur, monsieur, répondit fièrement la jeune femme; mon père survivra pour payer vos créanciers.

Le banquier se mordit les lèvres en voyant mademoiselle de la Roche-Mâlo se retirer.

— Pardon ! dit-il ; mais j'ai encore une considération à vous soumettre. Je vous disais tout à l'heure que M. le marquis de Gèvres avait agi envers moi en galant homme. Il a déposé chez moi deux millions, qui ont été engloutis en moins de six mois ; si bien qu'il est absolument...

Ce fut à la jeune femme de pâlir; elle comprit tout.

— Or, continua M. Métral, la façon de rattraper son argent, quand on a perdu au jeu, n'est pas de quitter la partie, mais au contraire d'augmenter l'enjeu. L'abandon complet de vos biens peut sauver à la fois votre père et M. de Gèvres. Voyez ce que vous voulez faire.

— Infamie ! murmura mademoiselle de la Roche-Mâlo.

— Sans doute, la situation est très-tendue, dit le banquier en regardant sa femme d'un air gouailleur ; mais que voulez-vous ? nécessité n'a pas de loi.

Le sourire ironique qui errait sur les

lèvres de ce méchant homme en prononçant ces paroles, remplit d'effroi la pauvre femme.

— J'ai là dans mon salon, continuait-il en désignant une porte qui communiquait avec son cabinet, deux notaires qui n'attendent que votre consentement pour présenter à votre signature l'acte de donation que je leur ai fait dresser.

— Ainsi, s'écria mademoiselle de la Roche-Mâlo, vous avez fait dresser, sans même me consulter, l'acte d'où dépend, sans parler de moi, le repos et par suite la vie de mon père !

— Oui ! dit laconiquement le banquier.

— Je ne signerai pas, monsieur!

— En êtes-vous bien sûre? demanda l'ex-clerc de notaire.

— Je vous jure, monsieur, que je ne mettrai pas ma signature au bas de cet acte, répondit très-résolûment la jeune femme.

— Soit! dit M. Métral en allant vers son bureau et en tirant deux paquets de lettres. Demain matin, je dépose mon bilan; je pars en Belgique ou en Angleterre, et j'envoie de Londres ou de Bruxelles, ces deux paquets de lettres à votre père.

— Monsieur, quelles sont ces lettres?

demanda mademoiselle de la Roche-Mâlo en tressaillant.

— Ce paquet , répondit le banquier en montrant le paquet qu'il tenait dans la main droite, est la collection des lettres adressées à votre serviteur par madame la comtesse de la Roche-Mâlo , votre honorée mère.

— Lâche ! lâche ! murmura sourdement la jeune femme.

— Celui-ci, continua M. Métral en désignant le paquet qu'il tenait dans la main gauche, est la collection, non moins curieuse, des épîtres amoureuses de l'honorable marquis de Gèvres adressées à madame Métral, mon honorée épouse.

— Vous m'avez volé mes lettres, monsieur ! s'écria mademoiselle de la Roche-Malo au comble de l'indignation.

— Vous le voyez bien ! répondit froidement le banquier.

— Monsieur, vous allez me rendre ces lettres ! dit énergiquement la jeune femme.

— Vous êtes folle ! dit l'ex-clerc de notaire en haussant les épaules.

— Vous me les rendrez, monsieur, ou je vais tout dire à mon père.

— Je vous répète que vous êtes folle. Après avoir été adultère, vous ne deviendrez pas parricide.

— Monsieur, vous êtes l'homme le plus faux, le plus lâche que la terre ait porté !

— Je commence à le croire.

— Si j'étais homme, monsieur, ou si plus simplement j'avais une arme, je vous tuerais de ma propre main.

— Vous me permettriez bien de me défendre ! Somme toute, que voulez-vous faire ? Ces messieurs attendent et ils doivent s'impatiser.

— Donnez - moi l'acte ! dit la jeune femme d'une voix sonore, je le signerai.

— Allons, dit le mari en souriant ironiquement, vous avez eu bien du mal à vous décider.

Puis, ouvrant la porte de son cabinet :

— Entrez, messieurs, dit-il.

Deux hommes, tout de noir habillés, comme le page de Marlborough, portant chacun sous le bras un portefeuille de cuir noir, entrèrent dans le cabinet et s'inclinèrent profondément en apercevant mademoiselle de la Roche-Mâlo.

Celle-ci frémit en voyant la face pâle de ces deux notaires, qui ressemblaient autant à des croque-morts qu'à des hommes de loi.

— Asseyez-vous, mes chers confrères, dit M. Métral après leur avoir serré la main.

Nous demandons la permission de mettre sous les yeux des lecteurs cet acte, dont la forme naïve dans sa brutalité ferait sourire, si elle ne plongeait pas dans une noire méditation.

Un des notaires commença d'une voix monotone :

« Pardevant M^e Blanchard et son collègue, notaires à Paris, soussignés,

A comparu :

» Madame Christina de la Roche-Mâlo, épouse assistée et autorisée de
» M. Achille Métral, banquier, avec lequel elle demeure, à Paris, rue
» d'Hauteville, n^o 42.

» Laquelle, avec l'assistance et l'au-

» torisation de son mari, susnommé, a
» fait et constitue pour son mandataire
» général et spécial aux effets ci-après :

» M. Achille Métral, son mari, auquel
» elle donne pouvoir de, pour elle et en
» son nom, gérer et administrer, tant ac-
» tivement que passivement, tous ses
» biens et affaires présentes et à venir. »

— Monsieur, interrompit, en s'adres-
sant à son mari, mademoiselle de la
Roche-Málo que cet argot de basoche
agaçait comme autant de notes fausses,
je ne me sens pas bien et je voudrais
me retirer; ne pourriez-vous m'éviter
toutes ces formalités, en me donnant de
suite cet acte à signer?

M. Métral ne demandait pas mieux ; mais M^e Blanchard, le notaire, qui faisait la lecture, s'y opposa formellement, en disant (assisté toujours de son collègue, notaire à Paris,) qu'on pouvait remettre la lecture au lendemain.

Ce fut à son tour M. Métral qui s'opposa à la remise.

— Continuez, messieurs, dit la pauvre femme de la voix d'un agneau qu'on égorge, j'userai de toutes mes forces pour aller jusqu'au bout.

M^e Blanchard reprit de la même voix dolente la lecture de l'acte :

« Vendre, soit à l'amiable, soit aux
» enchères, etc., en tout ou en partie,

» aux prix, charges et conditions que le
» mandataire avisera, le domaine de la
» Roche-Mâlo, consistant en château,
» parc, fermes, terres de labour, prés,
» pâtures et bois, avec toutes leurs cir-
» constances et dépendances, sans au-
» cune exception ni réserve; ledit do-
» maine de la Roche - Mâlo, canton
» de^{***}, arrondissement de^{***}, départe-
» ment de la Manche, appartenant à
» madame Métral comme lui ayant été
» constitué en dot, aux termes de son
» contrat de mariage, passé devant
» M^e Thomas, notaire à Cherbourg, qui
» en a la minute (et son collègue), le 5 no-
» vembre 1836; enregistré.

» Ratifier toutes les ventes qui au-

» raient pu être faites antérieurement par
M. Métral.

» Obliger ladite dame à toutes garan-
» ties envers les acquéreurs, et au rap-
» port de toutes justifications, mains-le-
» vées et certificats de radiation; conve-
» nir du mode et des époques de paie-
» ment du prix, le recevoir en principal
» et intérêts, soit comptant, soit à termes
» convenus. »

La monotonie d'intonation du lecteur,
sa face pâle, la face non moins pâle de
son collègue (notaire à Paris), le visage
rayonnant de joie de M. Métral, la lan-
gue étrange, barbare, incompréhensible
dans laquelle cet acte était rédigé, le
contre-coup de la scène qui avait pré-

cédé cette lecture, la vente du château où elle était née, du parc où elle avait passé son enfance, des fermes et des bois où elle avait vécu, son passé qui s'évanouissait, son avenir qui se dressait menaçant, tout contribuait à jeter mademoiselle de la Roche-Mâlo dans un état voisin de l'évanouissement.

M. Métraï s'aperçut de la faiblesse de sa femme, mais il feignit de ne pas l'apercevoir.

Quant à M^e Blanchard et son collègue, la pensée ne leur vint même pas de tourner la tête du côté de la victime.

On continua donc la lecture :

« Emprunter jusqu'à concurrence de la

» somme principale de deux millions, en
» une ou plusieurs parties, d'une ou
» plusieurs personnes, pour le temps et
» aux conditions que M. Métral jugera
» convenable ;

» Obliger ladite dame son épouse au
» remboursement du capital et au ser-
» vice des intérêts, aux époques et de
» la manière qui seront convenus ;

» Affecter et hypothéquer à la sûreté
» desdites obligations le domaine de la
» Roche-Mâlo ci-dessus désigné ;

» Céder et transporter aux prêteurs
» les reprises et créances que la dame
» constituante peut et pourra avoir à
» exercer contre son mari, les subroger

- » dans son hypothèque légale, sur quel-
- » que immeuble qu'elle puisse frapper ;
- » Céder et transporter aux prêteurs,
- » pour leur garantie et jusqu'à concur-
- » rence, le montant de toutes indemnités
- » auxquelles cette dernière aurait droit,
- » en cas d'incendie de l'immeuble ci-
- » dessus désigné s'il est assuré, ou s'o-
- » bliger à le faire assurer par telle com-
- » pagnie d'assurances contre l'incendie
- » qu'il jugera convenable ;
- » Vendre et négocier toutes actions,
- » transférer toutes inscriptions de rentes
- » sur l'Etat, au nom de madame Mé-
- » tral, sous quelque volume et numéro
- » qu'elles soient portées ;

» Signer tous transferts, constituer
» tous agents de change, régler leur
» compte, en toucher le reliquat ;

» Recevoir tous fermages, intérêts, ar-
» rérages de rentes et autres revenus
» échus et à échoir ; recevoir aussi tous
» capitaux qui sont et pourront être dus
» à la dame son épouse, par billets, obli-
» gations, reconnaissances, contrats,
» constitutions, partages, transactions,
» jugements et autres titres, de quelque
» nature que ce soit.

» De toutes sommes reçues donner
» quittances et décharges, faire main-
» levée de toutes inscriptions, saisies et
» autres empêchements, le tout avant ou
» après paiement.

» En cas de difficultés quelconques, ou
» à défaut de paiement, exercer toutes
» les *poursuites, contraintes* et diligences
» nécessaires, citer et comparaître de-
» vant tous juges de paix; traiter, transi-
» ger, compromettre, se concilier, si-
» non assigner et défendre devant tous
» tribunaux compétents, constituer tous
» avoués et défenseurs, les révoquer et
» remplacer, obtenir tous jugements et
» arrêts, les faire mettre à exécution par
» toutes les voies et moyens de droit, et
» notamment par la saisie immobilière.

» Aux effets ci-dessus, passer et si-
» gner tous actes, élire domicile, substi-
» tuer et généralement faire tout ce que
» les circonstances exigeront.

» Dont acte.

» Fait et passé à Paris, en la demeure
» sus-désignée de M. et madame Métral.

» L'an mil huit cent quarante-quatre,
» le six novembre.

» Et, après lecture faite, M. et madame
» Métral ont signé avec les notaires. »

Mais c'en était trop pour la pauvre femme. Ces derniers mots : *poursuites, contraintes, diligences, jugements, saisies, arrêts, juges de paix, tribunaux*, avaient abattu ce qui lui restait de force.

Quand M^e Blanchard acheva sa lecture, elle était évanouie. M. Métral se leva, lui prit la main en disant :

Signez, madame !

Mais mademoiselle de la Roche-Mâlo ne l'entendit pas.

— Ma pauvre femme est un peu souffrante depuis quelques jours, dit l'ex-clerc de notaire à ses confrères. Soyez donc assez bon, M^e Blanchard, pour me donner un verre d'eau.

Le notaire remplit un verre qu'il présenta à M. Métral. Celui-ci, sans plus de façon, en aspergea la figure de sa femme, qui revint peu à peu à elle, et ouvrit les yeux en disant :

— Que s'est-il donc passé? j'ai cru qu'on me menait en prison!

— Enfant! dit le mari, en affectant la plus profonde tendresse; c'est moi; ces

deux messieurs sont des amis. Ne vous impatientez pas, chers confrères, ma femme est tout à fait remise ; elle ne demande qu'à signer.

Il alla prendre une plume, signa l'acte ; puis, le présentant à sa femme, il la conduisit jusqu'à la table, et lui désignant la place où elle devait mettre sa signature :

— Signez ici, ma chère femme, dit-il d'une voix mielleuse.

Ce mot de chère femme fit tressaillir madame de la Roche-Mâlo.

Elle prit la plume que lui tendait son mari, et d'une main fébrile, mais ferme, elle signa l'abandon de tous ses biens.

— Elle est ruinée ! songea M. Métral en frissonnant de joie.

deux personnes sont venues. Les deux
impatientes, pas, objets contraires, ma
femme est tout à fait renversée; elle ne de-
mande qu'à mourir.
Il alla prendre une bouteille, signa l'acte;
puis, se présentant à sa femme, il se con-
duisit jusqu'à la table, et lui désignant
la place où elle devait mettre sa signa-
ture :
— Signez, ici, ma chère femme, dit-il.
d'une voix intelligible.
Cependant le chère témoin se pressait
machinalement de la Roche-Mahon.
Elle prit la plume que lui tendait son
marâtre, et d'une main tremblante, mais ferme,
elle signa l'abandon de son âme à Dieu.
— Elle est morte, s'écria le témoin.
ce n'est pas tout, ajouta-t-il, elle est morte.

XII

Robert Margat.

On comprend l'émotion que causa à madame de Mauves le récit du diable.

Elle l'interrompit en disant :

— Voilà donc la cause de la maladie de ma pauvre cousine ?

— Elle a gardé le lit pendant deux mois après cette scène, dit Christian, et

pendant cinq semaines elle a été entre la vie et la mort.

— Et elle m'a caché son secret !

— Comme elle l'a caché à M. de Gèvres, comme elle l'a caché à son frère, à tout le monde, enfin !

— Excepté cependant à vous, messire ?

— Vous oubliez que je sais tout, madame la duchesse !

— Je l'avais en effet oublié, seigneur Satan !

— Vous n'ignorez pas que c'est depuis ce moment qu'elle a à peu près quitté le monde ?

— Je ne l'ai vue qu'à de rares inter-

valles chez madame Blanchard, la femme du notaire qui a dressé l'acte de donation.

— Vous connaissez madame Blanchard?

— Comme moi-même. Nous avons été ensemble au Sacré-Cœur.

— Que pensez-vous d'elle?

— C'est une très-honnête petite femme.

— Hum ! fit Christian en souriant, je n'en mettrais pas ma griffe au feu !

— Je n'en dirai pas autant de madame Firmin, sa sœur, la femme de notre grand peintre. C'est une prude et une hypocrite.

— En êtes-vous bien sûr ? demanda le jeune homme en souriant.

— Comme je suis sûre de moi.

— Eh bien ! madame la duchesse, votre connaissance du monde est à refaire de fond en comble. Madame Firmin est la plus honnête créature qu'il y ait sous la coupole des cieux.

— Je vous défie de me prouver cela.

— Quand vous voudrez. Un autre jour, cependant. C'est assez d'une étude pour aujourd'hui. Vous avez d'ailleurs encore bien des choses à apprendre d'ici ce soir.

Christian se leva, et lui offrit le bras en disant :

— Voulez-vous me permettre de vous faire les honneurs de votre appartement ?

— Où allons-nous ? demanda madame de Mauves.

— A la salle à manger, répondit Christian. On doit avoir grand appétit quand on revient de l'autre monde.

Ils passèrent dans la salle à manger.

Un déjeuner était servi.

— Pour qui l'autre couvert ? demanda la duchesse en voyant deux couverts sur la table.

— Pour la nourrice, répondit le jeune homme.

— Vous ne me faites donc pas l'honneur de déjeuner avec moi, messire Satanas ?

— Je ne déjeune jamais hors de chez moi, dit Christian.

— En enfer ? demanda en souriant madame de Mauves.

— Vous l'avez dit, madame la duchesse.

— Pardonnez-moi, alors, de vous avoir retenu si longtemps, car vous avez loin à aller, et, pour peu que vous manquiez le convoi, vous courez risque de voir la table infernale desservie.

— Rassurez-vous, madame, je prépare moi-même mes repas.

— Diable et cuisinier ! Il me semble que vous cumulez, messire ?

— Depuis que les cuisiniers font une besogne diabolique, il faut bien que le Diable fasse la besogne des cuisiniers.

La duchesse se mit à table.

Christian sonna.

Un domestique parut.

— Prévenez la nourrice que le déjeuner est servi , dit le jeune homme au domestique.

Celui-ci sortit.

— Vous pouvez avoir une confiance absolue en ce garçon , dit Christian ; c'est un homme rare, et j'espère que vous serez enchantée de lui. Maintenant, bon appétit et adieu ; je reviendrai ce soir vous dire l'emploi de ma journée. Peut-être vous apprendrai-je le sombre dénouement d'un drame qui s'est passé sous vos yeux , et dans lequel vous avez joué un rôle.

— De quel drame voulez-vous parler ? demanda madame de Mauves.

— Il est trop tard pour commencer,

répondit Christian en tirant sa montre ;
je n'ai pas une minute à perdre. Adieu
donc et à ce soir.

— A ce soir, dit la jeune femme en
souriant avec affection à cet étrange per-
sonnage.

Christian sortit.

Le soir, à huit heures, ainsi qu'il l'a-
vait promis, il était près de la duchesse,
et il lui racontait l'histoire suivante, que
nous transcrivons.

III

Histoire du médecin.

Le docteur Robert Margat était un des plus illustres médecins de Paris.

Physiologiste sans rival, aussi habile théoricien que praticien, toxicologue célèbre dans toute l'Europe, même à côté d'Orfila et de Raspail, couronné deux fois à l'Académie des sciences, et

reçu à l'unanimité membre de cette grande compagnie, le docteur Robert Margat, à l'âge de trente ans, s'était acquis une telle renommée que le ministre de l'instruction publique, sur la demande d'une commission de l'Académie, lui avait accordé, en récompense des services qu'il avait rendus à la science et des précieuses découvertes dont il l'avait enrichie, une pension de six mille francs de rente.

Ce qui ajoutait encore à la considération dont le faisait jouir son mérite scientifique, c'était une probité et une pureté de mœurs que ses confrères proclamaient hautement et qu'ils enviaient sans les jalouser.

Sans envieux, sans ennemis, et pour

ainsi dire sans rivaux, il était la gloire de la Faculté de médecine et l'honneur de son pays.

Il était né à Paris, en 1810. Sa mère était morte en le mettant au monde. Son père, officier distingué, avait été tué, quatre ans après sa naissance, à l'affaire de Montereau.

Il était donc orphelin à quatre ans.

Sans parents et sans fortune, il serait assez embarrassant de dire ce qu'il fût devenu si un peintre en bâtiment, brave garçon qui avait servi son père, ne l'eût charitablement recueilli et ne lui eût donné les premiers éléments de l'éducation, c'est-à-dire la lecture, l'écriture et les quatre règles.

Ajoutons que le peintre, son père

adoptif, ancien fifre de son régiment, lui avait enseigné, pour compléter son éducation, les premières notions de la musique.

Un maître de pension du quartier qu'il habitait, ayant entendu parler de l'intelligence et des facultés merveilleuses du jeune Robert Margat, offrit de le prendre gratuitement et d'achever son éducation, que le bon peintre n'avait pu qu'ébaucher.

On comprend si celui-ci accepta l'offre du maître de pension, offre intéressée, si l'on veut, mais dont le résultat évident était de faire un homme fort de cet enfant vigoureux.

L'espoir du maître de pension ne fut pas déçu. Dès sa première année de

collège, Robert Margat remportait trois prix.

Sa jeunesse promit tout ce que tint sa maturité. Toutes ses campagnes scolaires aboutirent à des victoires.

Grave et recueilli, songeur et presque triste à l'âge où le rire s'épanouit, on voyait qu'à force de zèle, il voulait reconnaître les bontés qu'on avait pour lui.

Il montra particulièrement des dispositions prodigieuses pour la chimie et la physique, dispositions qui décidèrent ses professeurs à lui faire embrasser la médecine.

A vingt-deux ans, il avait passé tous les examens et il était reçu médecin, à la stupéfaction de ses examinateurs, qui,

se regardant les uns les autres , semblaient dire : Voici notre maître ! Tels furent les commencements de Robert Margat, dont la fin devait, à bon droit, épouvanter tous ceux qui avaient entendu parler de lui.

Dès qu'il fut reçu docteur, il alla se loger rue de l'Université, au quatrième étage, dans un appartement composé de deux pièces et d'une antichambre, le tout donnant sur la rue.

De la première pièce il fit son cabinet de travail, de la seconde sa chambre à coucher.

L'ameublement était plus que modeste, c'est-à-dire que dans la chambre à coucher il n'y avait qu'un lit, une table et une chaise; mais pas l'ombre d'une

glace, pas un rideau, pas une pendule, pas même de cheminée.

Tout le luxe de l'appartement était dans le cabinet de travail. Non que l'ameublement fût plus riche, loin de là : les meubles étaient aussi rares que dans la chambre à coucher, c'est-à-dire qu'on n'y voyait qu'une grande table de sapin peinte en noir, une chaise de cuir et une chaise de paille.

Mais ce qui rendait ce cabinet pittoresque au dernier point, c'était l'entassement des livres et des instruments de physique, c'était le tohu-bohu des alambics, des cornues, des fioles, des reptiles, des oiseaux, des végétaux, des minéraux.

A voir Robert Margat vêtu d'une lon-

gue robe brune, debout devant un alambic ou couché sur un in-folio, on l'eût pris pour quelque sorcier du moyen âge travaillant au grand œuvre.

C'est là qu'il passa sa vie, ne vivant, ou à peu près, que de pain sec et d'eau claire. Aussi était-il plus maigre que Lazare ! Mais il n'avait d'appétit que pour la science, il ignorait tous les autres besoins !

C'est là qu'il rédigeait, sur toutes les parties de la science, les livres et les mémoires dont la seule énumération remplirait ce chapitre.

C'est là que vingt de ses confrères, dans les cas difficiles, venaient réclamer ses lumières.

Son étude, en effet, embrassait la

science médicale dans toutes ses parties. A toutes il avait apporté une modification ou un perfectionnement, soit par rapport au diagnostic, soit relativement au traitement. Etranger à tout ce qui n'était pas scientifique, il s'était créé un monde dans lequel il vivait, absolument comme s'il eût été seul sur la terre.

Sa seule distraction, c'était, dès les premiers jours du printemps, d'ouvrir la fenêtre (nous avons dit que ses fenêtres donnaient sur la rue) et de respirer une heure ou deux.

En respirant, il aperçut un jour, sur un balcon situé en face de son appartement, trois petites filles blondes dont la plus âgée avait dix ans.

Il sourit de loin à ce frais trio, et, à

partir de ce moment, l'image de ces trois gracieux enfants égaya sa solitude.

Assis devant sa table de travail, courbé sur un vieux livre de philosophie ou de médecine, le front plongé dans sa main, il lui suffisait de lever la tête pour apercevoir l'une ou l'autre des trois petites filles, et cette vue était un enchantement.

Il apprit que la maison située en face de la sienne était l'hôtel Chastel.

— L'hôtel de mon mari ! interrompit madame de Mauves.

— Oui, madame la duchesse, interrompit Christian, et ces trois enfants étaient les siens. Vous voyez déjà d'ici qu'en certaine façon cette histoire vous

touche ; vous verrez tout à l'heure combien elle vous touche de près.

Le Diable reprit :

Robert Margat découvrit ce vis-à-vis au printemps de l'année 1836, quelques semaines après le mariage de mademoiselle de la Roche-Mâlo et de votre entrée au couvent.

Il fut bientôt au courant des heures des repas, des récréations, des leçons et des promenades des trois jeunes filles.

— Je travaillerai, dit-il, pendant leurs repas, leurs promenades et leurs leçons, et leurs récréations seront les miennes.

En effet, de onze heures à midi, heure de la première récréation, le brave Margat quittait son livre et allait s'accouder

sur la barre d'appui de la fenêtre pour jouir de son spectacle favori. Il restait une heure dans cette douce extase, jusqu'au moment où la voix de fausset d'une vieille gouvernante prononçait ces tristes paroles :

— Rentrez, mesdemoiselles !

La seconde récréation de Robert Margat et des enfants était à cinq heures jusqu'à six.

A six heures, la gouvernante disait :

— Mesdemoiselles, le dîner est servi.

Et Robert Margat reprenait sa tâche avec plus d'énergie, après cet innocent délassement.

Ces deux heures de repos quotidien devinrent chez lui non-seulement une habitude, mais un besoin.

Il s'en aperçut quand, un matin, au mois d'août, en ouvrant sa fenêtre, il vit les fenêtres de l'hôtel Chastel hermétiquement fermées.

Ce jour-là, il eut plus de peine à se mettre au travail. Il resta toute la matinée les yeux fixés sur les persiennes, espérant, mais en vain, qu'elles allaient s'entr'ouvrir, et qu'il allait voir flotter les cheveux blonds des enfants.

Il attendit ainsi deux mois, et ce ne fut que la veille de leur retour qu'il apprit, par hasard, que la petite famille avait été passer les vacances en Picardie, au château de Chastel.

On était en automne, le ciel était brumeux, les journées froides; on ouvrit les persiennes, mais on ferma bien vite

les fenêtres. Et jusqu'au mois d'avril, Robert Margat ne vit plus les enfants.

Les récréations recommencèrent au printemps, et le manège du bon docteur reprit son train accoutumé.

Un soir du mois de mai, que la soirée était douce comme une soirée d'été, les petites filles vinrent s'asseoir sur le balcon et entonnèrent à trois voix cette jolie ronde d'enfant :

Nous n'irons plus au bois,
Les lauriers sont coupés.

Sans doute, le plaisir que ces trois fraîches voix causèrent à Robert Margat se manifesta avec trop de vivacité, et surtout avec trop de bruit, car les enfants, en l'apercevant, poussèrent à l'u-

nisson un petit cri de frayeur et s'envo-
lèrent rapidement.

Et leur fuite était bien compréhen-
sible.

Il était barbu, le brave Margat, comme
le Juif errant :

Jamais on n'avait vu

Un homme aussi barbu.

C'est ce que les petites filles, sans con-
naître la complainte d'Isaac Laquedem,
comprirent parfaitement, et leur impres-
sion fut semblable à celle qu'on éprouve
en rencontrant un fou ou un échappé de
prison. Pour tout le monde, avec ses
cheveux longs, rudes, épais, en désor-
dre, avec cette énorme barbe qui lui
couvrait la moitié du visage, barbe in-
culte, mal taillée, ou plutôt point taillée

du tout, il devait déjà sembler laid ; mais pour des enfants, vu ainsi inopinément, au clair de la lune, il devait paraître formidable. Elles devaient le prendre pour une bête féroce du Jardin-des-Plantes en rupture de ban.

Il va sans dire que Robert Margat ne se doutait pas que c'était lui qui les avait effarouchées.

La plus jeune des trois petites filles, moins peureuse que les deux autres, avança cependant sur la pointe du pied (non sans frémir, la pauvrette, toute vacillante qu'elle était), afin de s'assurer si cette bête féroce était un ours, un lion, un bouc ou tout autre animal barbu.

Elle arriva timidement près de la fe-

nêtre, tira un rideau pour se cacher, et, à trave l'interstice qu'elle s'était ménagé entre la croisée et le rideau, elle regarda.

Elle formula son impression par un cri sinistre, qui eut son écho dans le cœur des deux autres petites, et elle accourut vers ses sœurs en disant d'une voix très-émue :

— Vous ne devineriez jamais ce que c'est.

— Un ours ! dirent en même temps les deux enfants.

— Non ! répondit la plus jeune.

— Un lion ! un bouc ! un tigre ! un

léopard ! un singe ! dirent tour à tour les deux aînées.

— Non ! répondit encore la courageuse petite fille, c'est pire que cela !

Les autres commencèrent à trembler de tous leurs membres, et elles murmurèrent d'une voix faible ;

— Qu'est-ce donc ?

— C'est un homme ! dit l'enfant, en donnant à ces trois mots : c'est un homme, l'expression de l'effroi qu'elle eût ressenti en disant : c'est un serpent !

En effet, qu'une bête féroce fût barbue, rien de mieux : la barbe qui, pour les femmes est un signe de force, pour

les enfants est un signe de férocité ; mais un homme, un homme véritable, c'était à n'y pas croire !

Aussi les deux sœurs aînées coururent-elles vivement à la fenêtre pour regarder cette curiosité.

Robert Margat entendit distinctement ces mots :

— Qu'il est vilain !

Il sourit.

Puis ces autres mots :

— Qu'il a l'air méchant :

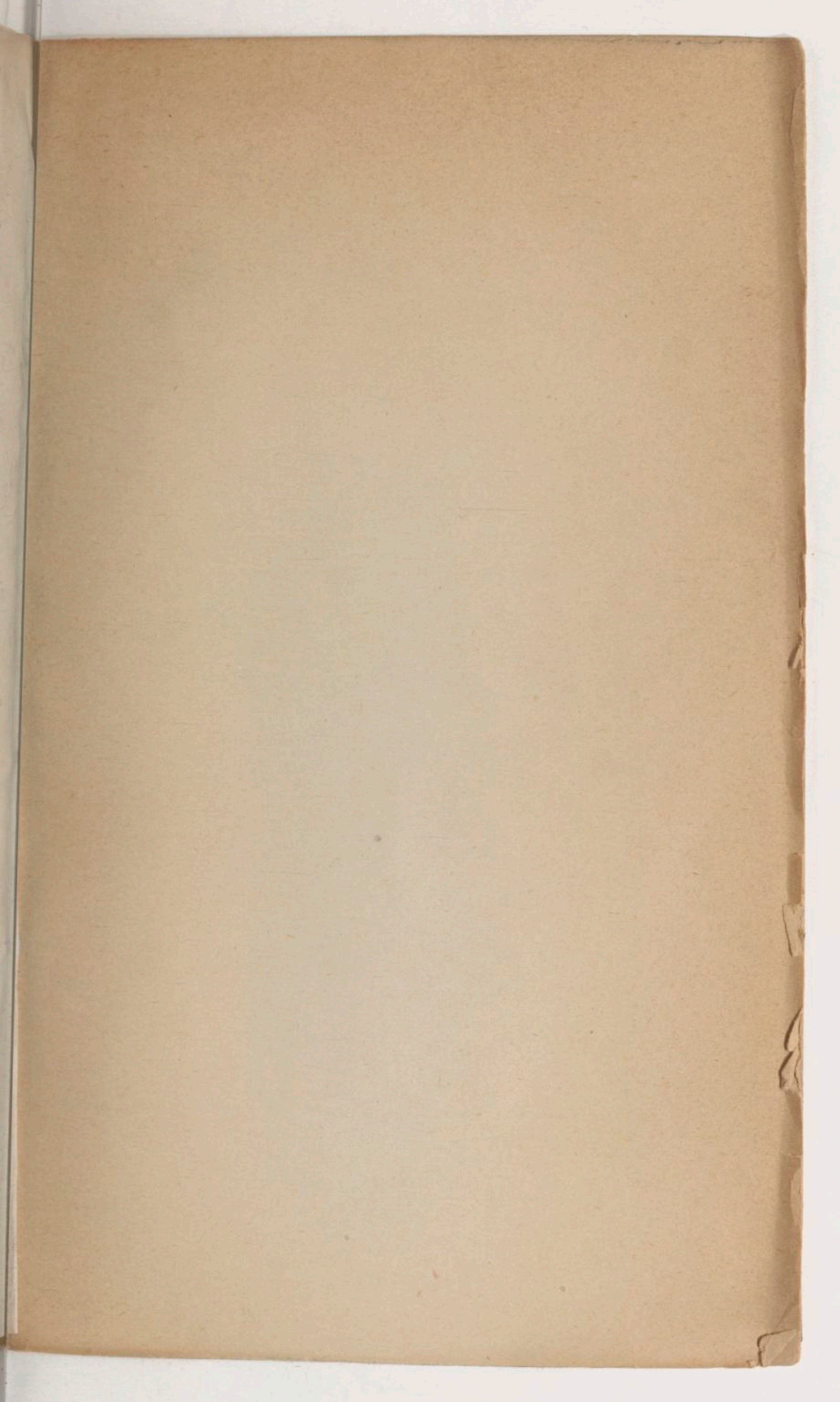
Il sourit encore.

Puis, l'aînée des trois sœurs ferma la
fenêtre.

Le bon Margat ne sourit plus.



FIN DU DEUXIÈME VOLUME.





BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7531 04611892 4